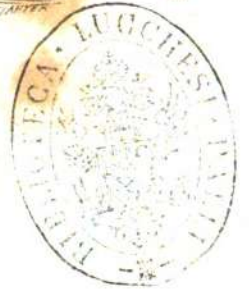


9



PARIS S'AMUSE!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES, SIX TABLEAUX

PAR

MM. CHOLER FRÈRES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 8 SEPTEMBRE 1839.

Distribution de la pièce

LANDRY, ouvrier.	MM. HUBERT.	DUTOUPET, garçon de café	M. HALSÈRE.
GARGUILLET, poète.	ERNEST VAVASSEUR.	ANTONIA, actrice	M ^{mes} ARMANDE MOREL.
LE VICOMTE DE SAINT-FRUSQUIN.	CALVIN.	LOUISE, ouvrière.	DUCHATELET.
PÉTARDIN, provincial	MONTROUGE.	LA MÈRE TRIPET, écaillère.	ANGELINA LEGROS.
CABOCHON, } ouvriers	BOYRON.	LEZARINE, sa nièce.	ESTHER.
MALASSIS, }	FRANCE.	CLORINDE, actrice.	PASCAL.
LORD CORMORAN.	VIGNY.	COMÉDIENS, COMÉDIENNES, SALTIMBANQUES.	
ALCINDOR, acteur.	FRAISANT.		

— Tous droits réservés. —

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Tout le monde à table!

Une salle commune dans un restaurant du boulevard du Temple, au premier étage.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES GARÇONS, en costume de service et la serviette sous le bras.
CHŒUR, *les Trois Dimanches* (scène VIII, acte I).

Allons, allons,
Et dépêchons,
Le fourneau fume,
Le gaz s'allume,
Allons, allons et dépêchons,
L'appétit règne aux environs.

PREMIER GARÇON.

Allons, mes enfants, un peu d'activité; les spectacles vont finir et les soupers vont commencer.

DEUXIÈME GARÇON.

Sans compter que les nuits sont courtes maintenant, et qu'avant trois heures d'ici, nous verrons arriver les ouvriers qui réparent nos cabinets.

PREMIER GARÇON.

Oui, ça fait refuser bien des consommateurs dans ce moment-ci... mais, dans quelque temps, la maison sera sur un chic!.. Vous verrez cela.

SCÈNE II.

PREMIER GARÇON, puis GARGUILLET, puis LORD CORMORAN.
(Gargouillet, vêtu d'un frac noir dont les poches sont pleines de livres et de manuscrits, paraît au haut de l'escalier.)

LE GARÇON, à Gargouillet.

Monsieur désire souper?

GARGUILLET.

Garçon, vous avez lu dans mon cœur... je n'ai pas de plus cher désir...

LE GARÇON.
Monsieur n'attend personne?

GARGUILLET.
C'est ce qui vous trompe, garçon, j'attends quelqu'un... j'attends une dame.

LE GARÇON.
Si Monsieur désire lire le journal en attendant?

GARGUILLET.
Non, je préfère lire la carte... Il n'y a rien qui creuse comme le nom de cette ribambelle de plats... ça remplace l'absinthe... avec économie. (Le garçon lui donne la carte.)

GARGUILLET, à lui-même.
Je suis perplexe... j'ai à résoudre un problème dont voici les termes : Etant donné un poète du nom de Gargouillet, c'est moi... plus un charmant guitariste du nom de Lézarine, c'est elle... plus un porte-monnaie garni d'une somme de six sous : trouver le moyen de faire chez Bonvalet un souper qui coûte vingt francs!.. C'est difficile.

LORD CORMORAN, entrant.
Garçonnet!.. où est le garçonnet?

LE GARÇON.
Voilà, Monsieur!..

LORD CORMORAN.
Ah! bienne!.. Avez-vous une grande cabinette?

LE GARÇON, ouvrant la porte de gauche.
Oui, milord, voilà un salon qui est libre.

LORD CORMORAN.
Je retiens cette salon.

LE GARÇON.
Combien de convertis?

LORD CORMORAN.
Un seul... tout seul!

LE GARÇON.
Pardon, milord... mais votre société...

LORD CORMORAN.
Je n'aimai pas le société!... Lord Cormoran tiendra seul compagnie à lord Cormoran.

GARGUILLET, à part, écoutant.
Un Anglais!.. Un original!.. J'ai peut-être trouvé la solution de mon problème, (il s'approche.)

LE GARÇON, qui a pris deux candelabres tout allumés sur le cheminée.
Si milord veut une suivre... je vais l'éclairer.

LORD CORMORAN.
Oh! trop de clarté!.. Je n'aimai pas la grande lumière. (Il souffle toutes les bougies, sauf une.) C'est assez d'une bougie pour éclairer moi.

LE GARÇON, entrant.
Quel drôle de consommateur! (il disparaît.)

GARGUILLET, s'approchant de lord Cormoran d'un air aimable.
Milord n'est point ami des lumières, paraît-il?

LORD CORMORAN, avec raideur.
Que voulez-vous... vous?... Je ne connais pas vous!

GARGUILLET.
Je veux présenter moi à milord... (A part.) Parlons-lui son idiome. (imitant l'anglais.) Moi, être sir Gargouillet, homme de lettres et chansonnier.

LORD CORMORAN.
Connais pas!..

GARGUILLET, à part.
Goujat!... C'est égal, soyons aimable. (Haut.) Milord soupe seul?

LORD CORMORAN.
Oh! yès!.. toute seule.

GARGUILLET.
Milord s'ennuyera peut-être?

LORD CORMORAN.
Oh! yès! mais je aimai à ennuyer moi... c'est un petite distraction.

GARGUILLET.
Ah! mais, pourtant devant une bonne table, il n'est pas facile de s'ennuyer!

LORD CORMORAN.
J'avais trouvé le moyen... Je demandai au garçon des poisons avec beaucoup d'arêtes... c'est très-ennuyeux à manger!..

GARGUILLET.
Oh! moi, ce n'est pas mon genre!.. je déteste manger seul. de sorte que si milord voulait...

LORD CORMORAN.
Eh bien?

GARGUILLET.
Je lui tiendrais compagnie.

LORD CORMORAN.
Oh!

GARGUILLET.
Nous jaboterons.

LORD CORMORAN.
Oh! oh!

GARGUILLET.
Nous chanterons.

LORD CORMORAN.
Oh! oh! oh!

GARGUILLET, lui tapant sur le ventre.
Nous rirons.

LORD CORMORAN, riant.
Oh! oh! oh!.. (S'arrêtant tout à coup, il tire sa montre.)

GARGUILLET.
Qu'avez-vous?

LORD CORMORAN, fronçant le sourcil.
J'ai, que voilà près de cinq minutes que vous empêchez moi de m'ennuyer.

GARGUILLET.
Tant mieux!..

LORD CORMORAN.
Voilà cinq minutes qui sont passées comme une seconde!.. Vous avez volé le temps à moi... vous avez égayé moi... Vous êtes un polisson!.. (il entre vivement dans le cabinet, dont il ferme la porte sur le nez de Gargouillet.)

GARGUILLET, se frottant le nez.
Manqué!.. En voilà un drôle de pistolet!.. Cette pauvre Lézarine!.. Enfin!.. Dieu veuille sur nous!.. Mais, comme dit le poète :

Aux petites des oiseaux il donne la pâture...
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.
(il remonte vers le fond et disparaît dans le courant de la scène suivante.)

SCÈNE III.

LOUISE, LE VICOMTE DE SAINT-FRUSQUIN, LE GARÇON.

SAINT-FRUSQUIN, à la cantonade.
Faites venir deux douzaines d'ostende!.. (il parait au haut de l'escalier du fond et se trouve vis-à-vis du garçon, qui entre par une porte latérale.) Ah! garçon, un cabinet!

LE GARÇON.
Combien de convertis?

SAINT-FRUSQUIN.
Deux!.. Pourvu qu'il y ait une table et deux chaises... ce sera toujours assez grand.

LE GARÇON.
J'ai votre affaire, Monsieur... c'est grand comme la main... il n'y a pas de fenêtre, on ne respire que par la cheminée.

SAINT-FRUSQUIN, riant.
Garçon, vous êtes intelligent. (lui donnant de l'argent.) Voilà de quoi vous abreuver!.. (A Louise qui est pensif, un peu en arrière.) Eh bien, ma chère enfant, regrettez-vous donc le bonheur que vous avez bien voulu m'accorder de passer encore une heure auprès de vous?

LOUISE, émue.
Non, Monsieur... mais je m'étonne de voir que Thérèse ne nous rejoint pas.

SAINT-FRUSQUIN.
Votre amie, avec qui je vous ai rencontrée ce soir, au spectacle?... Elle nous aura perdus en traversant le boulevard... mais elle sera ici tout à l'heure, sans doute.

LOUISE.
Ah! vous croyez?

SAINT-FRUSQUIN.
J'en suis sûr!.. (A part.) Je l'ai si bien perdue que je la défile de nous retrouver. (Haut.) Mais, en tout cas, ne suis-je pas là pour vous servir de protecteur... moi, le vicomte de Saint-Frusquin?..

LOUISE.
Mais si l'on apprend jamais que j'ai été seule avec vous dans un endroit public?

SAINT-FRUSQUIN.
Eh bien! quoi de plus naturel?..

Air : En vérité, je vous le dis.

Demandez plutôt au garçon.
Il dira : qu'en ce lieu folâtre,
Souper en sortant du théâtre,
C'est une affaire de bon ton.
Grâce aux verrous que l'on peut mettre,
La vertu peut, loin du soupçon,
Se nourrir sans se compromettre...
Demandez plutôt au garçon.

LOUISE.

C'est égal!.. Moi qui ne sors presque jamais le soir... j'ai été entraînée par le désir de voir jouer mademoiselle Antonia.

SAINT-FRUSQUIN.

Ah! vous connaissez cette charmante actrice?

LOUISE.

Oh! je la connais... c'est-à-dire, je travaille pour elle... Elle a l'air si bon... elle paraît s'intéresser à moi... et, lorsque j'ai su qu'elle jouerait ce soir dans une représentation à son bénéfice, je n'ai pas su résister au désir de la voir une fois.

SAINT-FRUSQUIN.

Alors, quand je verrai Antonia, je la remercierai du bonheur que je lui dois.

LOUISE.

Vous la connaissez?

SAINT-FRUSQUIN.

Oh! un peu... je la vois dans les coulisses... J'espère que vous n'avez plus peur de moi... un ami d'Antonia!.. Mais ce garçon nous fait bien attendre!.. Vous permettez que j'aille à la découverte?

LOUISE.

Allez!..

SAINT-FRUSQUIN, à part.

La voilà apprivoisée!.. Je champagne et les truffes feront le reste!.. Foi de Saint-Frusquin, je n'en manque pas une!..

ENSEMBLE.

Air : *Le Fils de la Belle au Bois dormant* (tableau IV, scène IV).

SAINT-FRUSQUIN.

A bientôt, ma chère :
De la bonne chère
Que nous allons faire
Je vais m'occuper.
Avec le champagne,
Le plaisir nous gagne,
L'amour l'accompagne...
Nous allons souper.

LOUISE.

Pour me satisfaire,
De la bonne chère
Que nous allons faire,
Il faut s'occuper.
La crainte me gagne,
J'ai peur du champagne,
Quoi! sans ma compagnie
Nous allons souper?

(Saint-Frusquin sort.)

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

C'est égal!.. je me repens d'avoir cédé aux désirs de Thérèse... en acceptant l'invitation de M. de Saint-Frusquin!.. Si Landry allait jamais savoir... lui qui m'aime tant! Ah! j'ai tort de caresser si souvent dans mes rêves ces idées de luxe et de richesse... Landry est un bon ouvrier qui m'épousera, qui me rendra heureuse, tandis que...

SCÈNE V.

LOUISE, ANTONIA, LE GARÇON.

ANTONIA.

Ah! Joseph...

LE GARÇON.

Tiens! madame Antonia... toute seule.

ANTONIA.

Bites-moi, Joseph... M. de Saint-Frusquin est-il venu souper ce soir?

LE GARÇON.

Oui, Madame... il est venu avec une petite dame... qui est encore là... tenez...

ANTONIA, à part.

Louise! c'est bien elle! j'arrive à temps. (Elle s'approche de Louise, le garçon sort.) Louise!..

LOUISE, se retournant.

Quoi!.. vous ici, Madame?..

ANTONIA.

Ce serait à moi de m'étonner de vous y voir, Louise... et d'ir, si j'y suis venue... c'est à cause de vous.

LOUISE.

De moi?..

ANTONIA.

Heureusement j'arrive à temps pour vous dire : Louise, je vous porte un intérêt et une amitié dont vous saurez peut-être un jour le motif... Louise, croyez-moi, ce n'est pas ici votre place... songez à Landry... à votre fiancé qui vous aime!..

LOUISE.

Vous connaissez donc Landry?

ANTONIA, avec effort.

Oui... je l'ai connu jadis... il est violent... il vous aime, et s'il savait jamais que vous êtes venue ici... seule avec un étranger!..

LOUISE.

Mais je ne suis pas venue seule... une de mes amies m'accompagnait.

ANTONIA.

Où est-elle?

LOUISE.

Elle s'est égarée dans la foule.

ANTONIA.

Je comprends... pauvre petite!.. il n'y a rien comme les amies qui s'égareront pour perdre les jeunes filles!.. mais cela me donne une idée...

LOUISE.

Laquelle?

ANTONIA.

Cette amie qui vous accompagnait, je la remplacerai, si vous voulez.

LOUISE.

Vous? mais M. de Saint-Frusquin?

ANTONIA.

S'il n'est pas enchanté, il n'osera pas le faire paraître... Du reste... le voici. Vous allez voir...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SAINT-FRUSQUIN.

(Saint-Frusquin entre en se frottant les mains.)

J'ai mon affaire... un petit cabinet où l'on ne peut tenir deux qu'en se serrant l'un contre l'autre... (Se retournant.) Mais, je ne me trompe pas... Antonia... notre charmante comédienne...

ANTONIA.

Mon Dieu... oui... cher vicomte... Antonia, en train de faire avec Louise que voici une reconnaissance de comédie.

SAINT-FRUSQUIN, à part.

Fâcheux contre-temps! (Haut.) Ah! ah!

ANTONIA.

Louise m'a dit que vous attendiez une de ses amies; elle ne vient pas, vous me permettrez bien de la remplacer?..

SAINT-FRUSQUIN.

C'est que...

ANTONIA.

Est-ce que ma présence vous gênerait?

SAINT-FRUSQUIN.

Vous ne le croyez pas... mais c'est que l'on m'a donné un cabinet si petit...

ANTONIA.

Si ce n'est que cela, nous allons en choisir un autre. (Rallant, à Saint-Frusquin.) Vous m'avez quelquefois demandé de souper avec moi... vous voyez, je suis bonne fille et je comble vos vœux... Venez-vous, Louise?

Air : *En tête à table* (Fils de la Belle, etc., tableau V, scène III).

LOUISE ET ANTONIA.

Cherchons ensemble
Un cabinet
Qui nous rassemble,
Et soit discret,
Propre et coquet.

(Sortie des deux femmes.)

SCÈNE VII.

SAINT-FRUSQUIN, seul; puis PÉTARDIN.

SAINT-FRUSQUIN, vocé.

Diable! diable!.. ça me gêne, ceci... un cabinet particulier où l'on est trois, c'est aussi inutile qu'un rendez-vous d'amour sur la place du Carrousel... Si encore nous étions quatre... à la bonne heure! une partie carrée, ça équivaut à deux tête-à-tête... Eh! mais... j'y pense, c'est cela qu'il me faut. (Pétardin entre par le fond; il est mis avec une richesse de mauvais goût.)

PÉTARDIN.

Enfin, m'y voici... Bonvalet, restaurateur... déjeuners et soupers... J'entre dans le temple de la folie, (il trébuche en haut de l'escalier.) Oh!... j'ai fait un faux pas... Au fait... chez un restaurateur à petits soupers, il doit s'en faire des faux pas! (il rit.) C'est un mot... j'ai fait un mot... je suis content de moi.

SAINT-FRUSQUIN, à part.

Oui, mais où le trouver ce quatrième?

PÉTARDIN.

Donnons-nous des airs à part... régence. (Appelant.) Holà! quelqu'un!... Drôles, bêlâtes, maraudeurs, viendra-t-on quand j'appelle?

SAINT-FRUSQUIN, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

PÉTARDIN, l'apercevant.

Pardon, Monsieur, j'appelle les garçons...

SAINT-FRUSQUIN.

Mais il me semble que vous leur donnez des noms un peu familiers...

PÉTARDIN.

N'est-ce pas?... mais je leur permets de faire figurer cela sur la carte...

SAINT-FRUSQUIN.

Avec les hors-d'œuvre?

PÉTARDIN.

C'est un mot!... vous avez fait un mot! Oh! ces Parisiens... ils ne peuvent pas parler sans dire un mot!...

SAINT-FRUSQUIN.

On voit que Monsieur n'est pas de Paris.

PÉTARDIN.

Moi, Monsieur, non. Anacharsis Pétardin, homme de loisir, natif du Cantal.

SAINT-FRUSQUIN.

Ah! Monsieur est cantalou?..

PÉTARDIN.

Cantalais, Monsieur; chez nous on dit Cantalais!..

SAINT-FRUSQUIN.

Et Monsieur est venu à Paris pour affaires?

PÉTARDIN.

Pour affaires!.. si donc! je suis venu à Paris pour m'amuser, parce qu'il n'y a qu'à Paris qu'on s'amuse!..

SAINT-FRUSQUIN.

Comme vous dites...

PÉTARDIN.

Air nouveau d'ORAY.

C'est le pays de Cocagne,
C'est le séjour du plaisir,
J'en rêvais dans ma montagne :
Voir Paris, et puis mourir.
Je m' disais : puisque papa,
Le fabricant de cocottes,
A du foie tout plein ses hottes,
Faut que j' pense à manger ça.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Comm' j'ai bien fait de m' dire ça.
Viv' Paris, et m'y voilà!
J'ai planté là la montagne,
Pour le séjour du plaisir,
Je vous dans c' pays de Cocagne,
Viv' toujours, et puis mourir.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Viv' Paris, l' plaisir est là!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Viv' Paris, et m'y voilà!

(Il danse une bourrée.)

J'ai tout vu! les abattoirs, le Père la Chaise!..

SAINT-FRUSQUIN, riant.

C'est ça qui a dû vous donner une idée des plaisirs de Paris!..

PÉTARDIN.

Et ce soir, tel que vous me voyez, je sors du théâtre!.. Oh! Monsieur, j'en ai encore des éblouissements!..

SAINT-FRUSQUIN.

Vraiment?..

PÉTARDIN.

Et les femmes, les actrices... quelles belles créatures! quels yeux!.. quelles crinolines!..

SAINT-FRUSQUIN.

Ah! mon gaillard... je suis sûr que vous avez déjà entamé quelque intrigue...

PÉTARDIN.

Non... pas une... parce que, voyez-vous, j'ai des principes : à Saint-Flour, on a des principes, j'ai peur de tomber sur une femme mariée!..

SAINT-FRUSQUIN.

Qu'importe!..

PÉTARDIN.

C'est que, voyez-vous, les femmes mariées ont généralement un mari... et... ça peut devenir dangereux...

SAINT-FRUSQUIN.

Bah! on s'en tire toujours.

PÉTARDIN.

Cependant, si on est pincé par le mari?

SAINT-FRUSQUIN.

On invente quelque histoire... Ainsi cela m'est arrivé à moi... j'étais l'amant d'une femme mariée... une Anglaise... le mari revient mal à propos...

PÉTARDIN.

Grands dieux! eh bien?..

SAINT-FRUSQUIN.

Eh bien! sa femme lui a persuadé que j'étais là pour une petite ouvrière qui travaillait dans la maison et que je ne connaissais pas même de vue.

PÉTARDIN.

Et il l'a cru?..

SAINT-FRUSQUIN.

A peu près... mais tant qu'il n'aura pas entendu le contraire de ma bouche, il ne pourra rien dire...

PÉTARDIN.

C'est égal... tout le monde ne s'en tirerait pas comme vous, et j'aimerais mieux offrir mon cœur...

SAINT-FRUSQUIN.

A une actrice?..

PÉTARDIN.

Vous l'avez dit, j'en admirais une ce soir... si jolie... ah! mais qu'elle est jolie!..

SAINT-FRUSQUIN.

Ah! et vous la nommez?..

PÉTARDIN.

Je la nomme un ange, mais le programme la nomme Antonia.

SAINT-FRUSQUIN.

Antonia! (à part.) Ah! parbleu! voilà bien justement le quatrième que je cherchais. (haut.) Monsieur Pétardin, voulez-vous que je vous fasse souper ce soir avec Antonia?

PÉTARDIN.

Avec Antonia, l'actrice? Allons, pas de bêtises, vous me montez la tête! Ah! Monsieur! mais, c'est comme si vous m'offriez un billet pour visiter les Invalides.

SAINT-FRUSQUIN.

Eh bien... vous êtes des noirs... c'est convenu. (Appelant.) Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur...

SAINT-FRUSQUIN.

Il me faut un cabinet.

LE GARÇON.

Ces dames viennent d'en retenir un...

SAINT-FRUSQUIN.

Pour trois; mais maintenant nous sommes quatre...

LE GARÇON, à part.

Si ça continue, ils seront aussi nombreux que les orphéonistes... (haut.) J'ai déjà eu l'honneur de dire à Monsieur que nos grands cabinets sont en répartition...

SAINT-FRUSQUIN.

Comment, il ne vous en reste pas un seul?

LE GARÇON.

Il nous en restait un... mais il est habité par un monsieur!..

SAINT-FRUSQUIN.

Un solitaire!.. il nous le cédera bien... Pétardin... voici le moment de vous montrer!..

PÉTARDIN.

Comment ça, me montrer?

SAINT-FRUSQUIN.

Il faut persuader à ce monsieur qui est là de nous céder son cabinet...

PÉTARDIN.

Comment?..

SAINT-FRUSQUIN.

Par la grâce, la ruse ou la violence, à votre choix... Moi, je vais chercher ces dames et les amener par ici... Vite, dépêchez-vous, si vous tenez à souper avec Antonia... (il sort vivement.)

PÉTARDIN, seul.

La grâce... la ruse... Diable! faut bien des choses... drôle de commission!... (il frappe.) Hé bien! (il frappe plus fort.)

LA VOIX DE LORD CORMORAN.

Entrez!

PÉTARDIN, reculant.
Diable! il n'a pas l'air aimable...
LA VOIX DE LORD CORMORAN.
Entrez donc!...

PÉTARDIN.
Il faut me rendre à son invitation. C'est égal, il n'y a encore qu'à Paris qu'on s'amuse comme cela. (Il se décide à entrer.)

SCÈNE VIII.

LE GARÇON, puis CABOCHON, LANDRY, MALASSIS, OUVRIERS.

LE GARÇON, entendant du bruit.
Ah! voilà nos ouvriers qui arrivent... ils sont matinaux; à la bonne heure!... (Ils entrent en costume de travail, le pain sous le bras.)

CHOEUR.

Air : *Amis, buvons et dansons* (MATHIAS L'INVALIDE, acte 1, scène 12).

Gâchons, allons,
Travaillons,
Gâchons,
Bons compagnons,
Puis nous f'rions la noce,
On s' donnera sa bosse,
Car le bon ouvrier
Au plaisir, n'est jamais l' dernier.

MALASSIS.
Allons, les enfants, à l'ouvrage, et raide!...

CABOCHON.
Comment?... on ne boit pas une tournée avant de s'y mettre?...

MALASSIS.
Ah! je le reconnais bien là, ce Cabochon!... il veut toujours boire avant d'avoir gagné la soif...

LANDRY.
Je consens, moi, à payer une tournée...
TOUS.

Vive Landry!...

LANDRY.
Mais à une condition... c'est qu'on mettra les morceaux doubles au travail... afin d'avoir fini la journée de bonne heure...

TOUS.
Ça va! (Le garçon apporte des verres et des bouteilles.)
CABOCHON.

Et pourquoi ça?

LANDRY.
Parce que c'est ce soir le jour de notre goquette...

MALASSIS.
Et comme président de la Société des *Bergers de Syracuse*... j'espère que personne ne manquera à la réunion...

LANDRY.
Quant à moi, je tiens d'autant plus à y aller que je n'ai peut-être plus beaucoup de jours encore... à chanter avec les amis...

CABOCHON.
Et pourquoi donc ça?

LANDRY.
Dame!... c'est qu'une fois marié... il faudra rester dans son ménage... côte à côte avec sa petite femme.

CABOCHON.
Ah! c'est vrai... tu penses toujours à épouser ta Louise... cornichon!...

LANDRY.
Cabochon!...

CABOCHON.
Si ça ne fait pas suer... un beau jeune homme comme ça... se mettre la corde au cou... se noyer dans un pot-au-feu!

LANDRY.
Mais si j'aime Louise?...

CABOCHON.
A ton âge, moi, je ne connaissais qu'une chose... Je roulais de foire en foire... toujours gai... toujours joyeux... Ah! c'était le bon temps...

LANDRY.
Le temps où tu étais saltimbanque!

CABOCHON.
Saltimbanque... si donc!... lutteur!... Le temps où l'on m'appelait Cabochon, dit le Tonneur des Indes!...

LANDRY.
Oui, jolie vie!

CABOCHON.
Ne dis pas de mal de ce que tu ne connais pas... Tiens... veux-tu que je te propose une chose?...

LANDRY.
Laquelle?

CABOCHON.
V'là la bonne saison qui vient... les poings me démangent... je vas reformer une troupe... Tu as du biceps... tu es sec, mais tout nerf... Veux-tu en être?

LANDRY.
Merci... je n'ai pas de goût pour le costume de bain.

CABOCHON.
Feignant, va!... ça ne parle que de travailler.

LE GARÇON.
Allons! les enfants!... vous n'êtes pas encore à l'ouvrage?...

TOUS.
On y va... gaiement!

CABOCHON, avec humeur.
On y va... mais pas gaiement. (On verse à la ronde, et les ouvriers entonnent un chœur. Au moment où ils vont pour sortir, Lézarine paraît en haut de l'escalier, armée de sa guitare, et chante le milieu sur un air de tyrolienne.)

CHOEUR.

Finale du premier acte de BRUNO LE FILEUR.

Allons, hâtons-nous
De vider notre verre,
A l'ouvrage, tous,
Mes amis, rendons-nous.
Il faut être là,
Le patron est sévère,
Il gronde déjà
De ne pas nous voir là.
LÉZARINE, paraissant au milieu d'eux.
Eulid! me voici!
Pour moi va commencer la tête!
Et la journée sera complète,
Car le plaisir m'attend ici!
Je vais, aujourd'hui,
Savoir comment la glace est faite.
Je mangerai de la crevette
Et je boirai du vin d'Al.

TOUS.

Tiens... Lézarine... la chanteuse.

CABOCHON.
Qu'est-ce que tu viens faire ici?...

LÉZARINE.
Je viens souper... en musique! (Reprise du chœur par tous les ouvriers. Sortie de tout le monde, sauf Lézarine.)

SCÈNE IX.

LÉZARINE, puis GARGUILLET.

LÉZARINE, se retournant vers l'escalier.
Eh bien! et mon amphitryon, où est-il? Hé! arrivez donc, monsieur Gargouillet.

GARGUILLET, paraissant au haut de l'escalier.
Me voilà... me voilà... C'est que j'étais entré à la cuisine pour m'assurer des choses délicates que l'on pouvait nous servir.

LÉZARINE.
Vous avez fait le menu?

GARGUILLET.
Pas encore... J'hésite entre une bosse de bison... des côtelettes de tigre et du fromage de Brie.

LÉZARINE.
Eh bien, pendant que vous hésitez, je descends enfermer mon instrument dans sa boîte, de peur qu'il ne s'enrhume.

GARGUILLET.
Allez, Lézarine.

LÉZARINE.
Que tout soit prêt tout à l'heure... Je vous avertis que je meurs de faim.

GARGUILLET.
Et moi, d'amour, Lézarine. (A. part.) C'est plus dans mes moyens.

LÉZARINE.
C'est bon c'est bon... Si vous me dites cela maintenant, qu'est-ce que vous me direz donc au dessert? (Elle sort.)

GARGUILLET, seul.
Au dessert, pauvre cigale!... je crois que mes six sous ne me permettent pas de lui offrir autre chose que du dessert... Quand au cabinet particulier... il faut y renoncer... (Il s'installe à la table de milieu.) Garçon!

LE GARÇON, paraissant.
Monsieur?

GARGUILLET.
Avez-vous des filets de crocodile?

LE GARÇON, imperturbable.
Oui, Monsieur....

GARGUILLET, vivement.
Ne m'en servez pas!... Vous n'avez pas de demi-plat?... — Non!... Donnez-moi plutôt un fromage de Gruyère.

LE GARÇON.
Et après?

GARGUILLET.
Nous verrons... Mettez deux couverts.

SAINT-FRUSQUIN, à la cantonade.
Par ici, par ici, Mesdames... j'ai invité quelqu'un à souper avec nous... et ce quelqu'un se charge de nous procurer un cabinet convenable. (Saint-Frusquin entre, suivi d'Antonia et de Louise. A ce moment, la porte de lord Cormoran s'ouvre, et Pétardin est lancé en scène par un vigoureux coup de pied.)

PÉTARDIN.
Oh!..

SAINT-FRUSQUIN.
Ah! voici mon ami Pétardin... Eh bien! la réponse?..

PÉTARDIN, piteux.
La réponse, je l'ai reçue...

SAINT-FRUSQUIN.
Et est-elle bonne?..

PÉTARDIN.
Je puis même dire... qu'elle a été touchante... ce monsieur refuse... sans réfléchir...

SAINT-FRUSQUIN.
Un refus au pied levé?

PÉTARDIN.
Précisément.

SAINT-FRUSQUIN.
C'est un homme qui ne sait pas vivre; mais comment faire maintenant?..

ANTONIA.
Eh bien! qui nous empêche de souper dans cette salle?..

PÉTARDIN.
Au fait! (A Antonia.) En aimable société, on est bien partout (Apercevant Gargouillet.) Mais la table est occupée...

SAINT-FRUSQUIN.
Bah! ce monsieur en est au fromage... il aura bientôt fini... (S'approchant de Gargouillet.) Pardon, Monsieur... puis-je vous demander si vous avez bientôt achevé votre souper?

GARGUILLET.
Je commence...

PÉTARDIN.
Par le fromage?..

GARGUILLET.
Oui... je grignote... en attendant une dame.

SAINT-FRUSQUIN, vivement.
Vous attendez une dame! (A part.) Nous serons six... trois couples... ça rentre dans mon système. (Haut.) Monsieur... j'ai une demande à vous adresser...

GARGUILLET, se levant.
Tout ce que vous voudrez. (A part.) Excepté de l'argent!..

SAINT-FRUSQUIN.
Il n'y a plus de cabinets dans la maison... mais cette table est grande... et, si vous y consentez, nous mêlerons nos soupers...

GARGUILLET.
Comment?..

SAINT-FRUSQUIN.
Chacun apporterait son menu et nous souperions ensemble.

GARGUILLET.
C'est que... mon menu... est assez menu... Je suis affligé d'une gastro-entérite.

SAINT-FRUSQUIN.
Qu'importe?

GARGUILLET.
J'accepte... j'apporte le fromage...

SAINT-FRUSQUIN.
Et moi, la dinde truffée...

GARGUILLET, à part.
O Lézarine! tu souperas donc!..

SAINT-FRUSQUIN.
Et sitôt que votre dame vous aura rejoint... (Lézarine entrant.)

GARGUILLET, la voit.
Justement, la voilà...

LÉZARINE, entrant.
Ah! j'ai une faim de naufragé!...

SAINT-FRUSQUIN.
Alors, à table! (Les garçons apportent tous les plats.)

LÉZARINE, à Gargouillet.
Nous soupons donc à table d'hôte?..

GARGUILLET, bas.
Non, ce sont quelques amis que j'ai rencontrés par hasard... et que j'ai... invités.

SAINT-FRUSQUIN.
Allons, Mesdames... à table! et que chacun choisisse sa voisine... (Il s'empare de Louise.)

GARGUILLET, bas à Lézarine.
Vous pourrez mettre du dessert dans vos poches.

LÉZARINE.
J'y compte bien... (Tous sont assis.)

SAINT-FRUSQUIN, versant à boire.
Mademoiselle Louise... voulez-vous permettre...?

PÉTARDIN, versant à Antonia.
Un peu de ce vin de Champagne...

LÉZARINE.
Du champagne!

GARGUILLET.
Le vin des poètes! on a dit de belles choses là-dessus.

Air de l'Avocat Patelin.
Vive le Champagne!
Quand il fait pau! pan!
Le doux bruit vous gagne
L'âme et le tympan.
On rit, on jaboie
A ce joyeux son...
Saute, saute, saute!
Saute, gai bouchon!

TOUS.
Saute, saute, saute!
Saute, gai bouchon!

LÉZARINE.
Vin dont je raffole,
Lorsque je te bois,
Mon bonnet s'envole
Par-dessus les toits.
Tant pis! c'est ta faute,
Vin trop folichon...
Saute, saute, saute!
Saute, gai bouchon!

TOUS.
Saute, saute, saute!
Saute, gai bouchon!

ANTONIA.
Prenez garde, Louise. Mêlez-vous de notre ami Saint-Frusquin; c'est un homme dangereux!

SAINT-FRUSQUIN.
Moi!

LOUISE.
Est-ce vrai, Monsieur? ..

GARGUILLET, à Lézarine.
Ne buvez donc pas la bouche pleine... c'est mauvais genre.

PÉTARDIN, à Saint-Frusquin.
Ne faites pas le modeste. Tout à l'heure encore, Mesdames, il me racontait une aventure... des plus cocasses. Il s'agissait d'une femme mariée...

LÉZARINE.
Bon, je vois ça d'ici... ça se passe sous le signe du capricorne... je demande l'histoire. (En frappant avec sa fourchette.) L'histoire, l'histoire... (On entend sonner violemment dans le cabinet de lord Cormoran.)

LE GARÇON.
Oh! voilà le solitaire qui sonne!.. (Il entre chez lord Cormoran.)

LÉZARINE.
Je voudrais encore un peu de ces pommes de terre noires...

GARGUILLET.
Ces pommes de terre noires sont des truffes, Lézarine... abusons-en...

PÉTARDIN.
L'histoire!..

SAINT-FRUSQUIN.
La voici... C'était en 1854... la scène se passe à Ville-d'Avray, dans une villa habitée par des Anglais.

ANTONIA.
Ville-d'Avray... des Anglais, ah! (A part.) C'est singulier. (Le garçon entrant avec une carte.)

LE GARÇON.
Le monsieur qui est dans ce cabinet trouve que l'on fait trop de bruit ici...

GARGUILLET.
Par exemple!..

LÉZARINE.
Ça l'empêche de s'entendre manger?

Viv' le pays des cass'roles !
C'est là que les filles sont drôles...
L'on n'y boit que de la piquette ;
L'on s'y jett' les chais's à la tête ;
L'on n'y dans' que la p'tit' Jeannette
Et la Catarina.

Youp-là,
Youp !
Mais j'ai bu le vin qu'on sirote ;
J'ai vu gigoter Papillotte,
Et j'ai trouvé que ça dégote
La cidre et la bourra.

Hou-là,
Hou !
Pour se donner du bon temps,
Vive, mes enfants,
Paris, l' pays des gaudrioles !
C'est là que les femmes sont drôles...
C'est là, mes enfants,
Que les hommes sont amusants !

LÉZARINE.
Ensemble le refrain et gaiement... (Ils se prennent tous par la main et dansent autour de la table, sauf Antonia qui est pensive, et Landry qui la regarde.)

LANDRY, la regardant.
C'est bien elle !.. (Il se laisse tomber sur la chaise que vient de quitter Louise, trouve le mouchoir de soie qu'elle a oublié, sous sa main, le regarde et s'écrie :) Ce mouchoir !.. mais je le reconnais... c'est le mouchoir que j'ai donné à Louise... Louise... ici ! ah ! je saurai à quoi m'en tenir.

LÉZARINE, criant.
Vive Paris quand il s'amuse !.. (Rires, cris, chants.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'entre-sol des pierrrots.

Une mansarde proprement meublée. — Table à ouvrage. — Une cage suspendue près de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE.

(Au lever du rideau, elle est seule, en train de travailler.)

Quand je pense à tout ce qui m'est arrivé cette nuit, il me semble que c'est un rêve... Ce vicomte... ce souper... ces lumières... et, plus que tout cela, ce hasard qui amène Landry... Oh ! il ne m'arrivera plus de m'exposer ainsi... Pauvre Landry, il m'aime véritablement, lui... Folle que j'étais ! Est-ce que je ne suis pas heureuse ici ? Avec mon oiseau qui chante, avec l'idée que Landry va accourir le cœur plein d'amour ? Avec cette petite robe qui me rendra si jolie à ses yeux ? Est-ce que ce n'est pas là le vrai plaisir ?

Air : *Cours, mon aiguille dans la laine.* (Noces de JEANNETTE.)

Dis ta chanson, ô ma fauvette,
Et vous, courez gaiement, mes doigts.
Le seul vrai bonheur, je le vois,
Habite ici, dans ma chambrette.

Dis ta chanson, ô ma fauvette ! (bis.)
Petite robe que je couds,
Vous que l'amoureux m'a donnée,
Avant que vous soyez fanée.

Vous m'aurez faite encor belle pour mon époux.
Dis ta chanson, ô ma fauvette, etc, etc.

(On frappe.) Il me semble qu'on a frappé.

VOIX DE LÉZARINE.

Ma voisine, y êtes-vous ?

LOUISE.

C'est sans doute cette personne qui a emménagé sur mon carré depuis huit jours, et que je ne connais pas encore. (Louise ouvre. Lézarine paraît toute pâle.)

SCÈNE II.

LOUISE, LÉZARINE.

LÉZARINE, entrant.

Ma voisine... auriez-vous un peu de thé, par hasard, chez vous ?

LOUISE.

Oui, Mademoiselle... est-ce que vous êtes malade ?

LÉZARINE.

Ce ne sera rien... des crampes d'estomac... je crois que ce sont les truffes.

LOUISE.

Tiens... mais... je vous reconnais... Est-ce que vous n'étiez pas cette nuit...

LÉZARINE.

Chez Bonvalet... un crâne souper, mais indigeste... Comment savez-vous ? Ah ! sabre de bois... vous en étiez aussi...

LOUISE.

Par hasard !...

LÉZARINE.

Comme moi... C'est égal... je profite de la reconnaissance... pour vous emprunter aussi un peu de sucre.

LOUISE.

Certainement... (Elle va au buffet et en tire une théière.) Mais, dites, ma voisine, je ne voudrais pas qu'on sût...

LÉZARINE.

Compris... on sera muette comme une tauche... vous avez réfléchi depuis hier ?..

LOUISE.

Oui... J'ai réfléchi... et j'ai vu qu'il y a des plaisirs auxquels il ne faut pas goûter, de peur des regrets.

LÉZARINE.

Moi... c'est pas ça... j'ai réfléchi... et j'ai vu qu'il n'y a que les gens qui s'amuse qui soient amusants.

LOUISE.

Comment ?

LÉZARINE.

Dame !.. en voyant ces messieurs qui mangent des asperges en hiver... je me suis dit qu'il valait mieux dîner à leur table qu'à la mienne. Seulement il faudrait un uniforme...

LOUISE.

Y pensez-vous ?

LÉZARINE.

Si s'y pense !...

Air des *Mystères de l'Été* (acte II.)

D' mes nuits c'est le rêve fidèle,
J'y pense en m' couchant, en m'levant ;
J'y pense en mangeant, en buvant.
Je rêve une existenc' nouvelle,

Où le velours

Et la dentelle

Charment mes jours.

Quand je me mets d'vant mon miroir
D'avanc' déjà je crois me voir
Le dos orné d'un cachemire.

D'avanc' j'admire

De mon jupon

L'ample ballon

Et le frontrou

Qui m' suit partout.

C' n'est pas pour rien,

Je le sais bien,

Qu'on a tout ça.

A ce jeu-là

On perd quelqu' chose ;

Mais je m'expose,

Car j'ai du cœur,

Et le danger ne m' fait pas peur.

D' mes nuits c'est le rêve fidèle, etc.

LOUISE.

Et vous ne vous dites pas : il y a quelqu'un qui m'aime, et à qui je ne voudrais pas faire de peine ?

LÉZARINE.

Ah ! vous voulez parler de Gargouillet ? un bon enfant si vous voulez... mais un homme sans moyens... c'est pané comme une côtelette, et ça fait des *verses* au lieu de jouer à la Bourse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GARGUILLET.

(Il a la tête haute et les mains dans ses goussets ; avant d'entrer, il a frappé.)

LÉZARINE, le voyant.

Tenez, le voilà... justement !.. En voilà un à qui on ne vendrait pas de confiance, douze mille fin courant... (Gargouillet avance et fait sonner de l'argent dans son gousset.)

LÉZARINE.

Hein !.. Qu'est-ce que j'ai entendu... est-ce qu'il y a un changeur dans la maison ?

GARGUILLET, jette sans parler une pièce de cent sous par terre.
Pile ou face ?

LÉZARINE, ramassant la pièce.

C'est pile!

GARGUILLET.

Et celle-là ?

LÉZARINE.

C'est face!

GARGUILLET, tirant ses mains pleines d'argent.

Et celle-ci... et celle-là... ça s'appelle-t-il une collection de médailles, ça ?

LÉZARINE.

Vous m'effrayez, Gargouillet... jusqu'à présent, je vous avais cru un honnête homme... mais la vertu est incompatible... avec cette fortune insensée...

GARGUILLET.

Il y a trois cents francs.

LÉZARINE.

Trois cents francs!.. Il y a là de la correctionnelle!

GARGUILLET, avec fierté.

Il y a là de la littérature!.. c'est la juste rémunération du poète! Vous savez bien, ma pièce... qu'on répète... J'ai trouvé à emprunter sur le succès.

LÉZARINE, à Louise.

Qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure, que c'était un homme de moyens!

LOUISE, souriant.

En effet... mais je ne veux pas vous empêcher de dire à Monsieur tout le bien que vous pensez de lui... et je vais voir si l'eau est assez chaude pour faire le thé.

Air de *Don Pascal* (M. LARIFLA, scène III.)

Oui, je sens que ma présence
Est inutile en ces lieux ;
Profitez de mon absence
Aimez-vous, soyez heureux!

ENSEMBLE.

Comme elle dit, sa présence
Est inutile en ces lieux ;
Profitez de son absence,
Aimons-nous, soyons heureux!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉZARINE, GARGUILLET.

LÉZARINE.

Est-il gentil, ce petit Gargouillet!

GARGUILLET.

Eh! mon Dieu!.. je ne suis point de ceux que la fortune étourdit... j'ai de l'argent, c'est vrai... mais je ne crois pas pour cela que mon nez soit plus aquilin.

LÉZARINE.

Mais, sans doute, vous avez déjà pensé à la manière dont vous emploieriez cet argent.

GARGUILLET.

Le premier devoir d'un homme qui a de l'argent... c'est de le dépenser... Ainsi ferai-je.

LÉZARINE.

Oui... mais comment?

GARGUILLET.

En hardes de luxe... chez le tailleur.

LÉZARINE.

Vous voulez donc devenir un gandin?

GARGUILLET.

Je vise plus haut... Lézarine... Avez-vous quelquefois pensé à ce que serait une pièce du boulevard, sans les décors? Eh bien! il en est de l'homme comme de la pièce de mes confrères... Il lui faut du décor... il a besoin de passer par les mains des Philastre et Cambon du paletot.

LÉZARINE.

C'est vrai. (A part.) C'est bien pour cela que je voudrais aussi me remettre à neuf.

GARGUILLET.

Je veux un avenir de coachmen... un horizon de gants paille... une éternité de chapeaux moyabambine...

LÉZARINE.

Vous m'affligez... Gargouillet... je vous croyais un grand poète.

GARGUILLET.

Mais j'ai la rime... assez riche... vous pouvez en juger par les deux vers suivants, qui sont de moi... C'est tiré de ma dernière épître à mon propriétaire.

L'excessive cherté de vos locaux motive
Mon très-prochain départ par la locomotive.

Il me semble que ça rime.

LÉZARINE.

Qu'importe!.. le grand poète, Gargouillet, se reconnaît à ses grands sentiments... le grand poète aime le luxe, les gants blancs, les bijoux... mais...

Air : *Lausus*.

Le grand poète, comme un bœuf,
Travaille, mais non pour lui-même ;
Tout ce qu'il voit de beau, de neuf,
Il le veut pour celle qu'il aime !
Fier de parer, simple mortel,
L'objet pour lequel il s'immole,
Son but est d'élever un hôtel...
Afin d'y loger son idole.

GARGUILLET.

Ah!

LÉZARINE.

J'ai vu un petit bibi groseille des Alpes, dans le passage du Saumon, qui m'irait joliment...

GARGUILLET.

Eh bien! oui... oui... je veux être un grand poète... Je veux que la postérité m'appelle le Cygne des Batignolles... quand ça devrait me coûter dix-sept francs!... Lézarine, tu auras ton bibi.

LÉZARINE.

Vraiment!

GARGUILLET.

Moi... je me contenterai d'acheter des bottes...

LÉZARINE.

Des bottes... à quoi bon?... Il n'y a pas de crotte dans les nuages... et c'est là que le poète demeure.

GARGUILLET.

Ton langage est imagé!.. Le poète vit dans les nuages, c'est vrai, mais les éditeurs... demeurent rue de la Grande-Truanderie... Ah! bah!... j'achèterai des souliers... Tu as raison... tu seras ma Béatrix, tu seras ma Fornarina... je te couvrirai de gloire et de cachemires... je cours dépenser mon argent... et en revenant, je te dédierai une chanson, et je te rapporterai un melon... (Il sort vivement.)

Air des *Noces de Jeannette*.

GARGUILLET.

Pour cette affaire
Je pars joyeux ;
Qu'on est donc bête,
D'être amoureux !
Bah! le bohème
Donne gaiment
Pour ce qu'il aime
Tout son argent. (bis.)

LÉZARINE.

L'affaire est faite,
C'est pour la mieux ;
Il devient bête
Quand je le veux :
Un vrai bohème
Donne gaiment
Pour ce qu'il aime
Tout son argent. (bis.)

REPRISE ENSEMBLE.

SCÈNE VI.

LÉZARINE, seule, puis LOUISE.

LÉZARINE, à elle-même.

Allons... ce n'est pas sans peine... Mais enfin...

LOUISE, entrant.

Ma voisine... votre eau est bouillante... il n'y a plus qu'à y jeter le thé.

LÉZARINE.

J'y vais... Merci encore une fois, ma voisine... (Elle entre dans la cuisine en emportant la boîte à thé.)

LOUISE, seule. Elle prend son ouvrage.

Voyons... j'ai déjà perdu bien du temps depuis ce matin... et ma robe n'avance pas... J'ai pourtant bien hâte de la mettre... C'est un cadeau de Landry... et quoiqu'elle ne soit qu'en jaconas, il me semble que, grâce à cette idée, j'aurai le même plaisir à la mettre que si elle était en soie... (Elle travaille.)

SCÈNE VII.

LOUISE, puis LANDRY.

LANDRY, entrant sans bruit, et s'appuyant sur la chaise de Louise.
Bonjour, Louise.

LOUISE.
Ah! c'est lui... (Haut.) Vous m'avez fait peur, Landry.

LANDRY.
Peur!... Est-ce que l'on doit avoir peur quand on n'a rien à se reprocher?

LOUISE.
Sans doute... Mais... pourquoi n'avez-vous pas travaillé aujourd'hui?... Vous n'êtes pas malade, j'espère?...

LANDRY.
Non... mais cependant... j'ai fait cette nuit... ou plutôt ce matin... un affreux rêve... qui m'a inquiété...

LOUISE, à part.
Que veut-il dire?

LANDRY.
Figurez-vous, Louise, que, dans mes rêves... je voyais des gens qui riaient et qui buvaient, et parmi eux... une femme dont je ne voyais pas le visage... mais qu'aux battements de mon cœur... je sentais ne pas m'être inconnue...

LOUISE, troublée.
Il y a des rêves si insensés...

LANDRY.
C'est ce que je me disais... Je souffrais... j'avais la fièvre... Heureusement, en faisant un dernier effort pour voir la figure de cette femme, je m'éveillai...

LOUISE.
Et alors tout disparut?

LANDRY.
Oui... mais ce qu'il y a de singulier... c'est qu'à mon réveil... je tenais à la main ce mouchoir de soie que je vous ai donné.

LOUISE.
Grands dieux!

LANDRY, les dents serrées.
M'expliquerez-vous, Louise, comment cela s'est fait?...

LOUISE, troublée.
Eh bien, oui... je vous dirai tout, Landry, et quand vous saurez...

LÉZARINE, entrant.
Quand je vous disais, ma voisine, qu'il n'était pas perdu... et qu'il se retrouverait...

LANDRY.
Quoi donc?

LÉZARINE.
Ce mouchoir de cou, que Louise m'a prêté hier pour aller souper.

LANDRY.
Vous?...

LÉZARINE.
Vous le savez bien... presque vous êtes venu...

LANDRY.
Vous?... Est-ce vrai, Louise?...

LÉZARINE.
Puisqu'on vous le dit... (A part.) Comme c'est heureux que j'aie été là et que j'aie tout entendu.

LANDRY, d'une voix suppliante.
Louise!... me pardonneriez-vous?

LÉZARINE.
C'est ça, faites le calm maintenant; elle vous pardonnera parce qu'elle est trop bonne... et moi aussi... je suis trop bonne, car je rentre chez moi pour que vous puissiez faire vos courbettes sans rougir. (A part.) Oh! ces hommes! on leur ferait avaler des couleuvres pour des sucres d'orge, et ils trouveraient que ça sent l'absinthe. (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, LANDRY.

LANDRY.
Louise... est-ce vrai que tu me pardonneras?

LOUISE.
Si je le fais... j'aurai tort.

LANDRY.
Non... tu n'auras pas tort... car je te promets dorénavant de ne plus avoir de ces jalousies...

LOUISE.
Bien sûr?...

LANDRY.
Bien sûr!

LOUISE.
Vous le jurez sur cette main que je vous tends?

LANDRY, la saisissant et la baisant.
Je le jure... (Un domestique en livrée paraît sur le seuil de la porte.)

LE DOMESTIQUE.
Mademoiselle Louise, s'il vous plaît?... Est-ce ici?...

LANDRY, s'arrêtant dans son mouvement.
Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? (Haut.) C'est ici. Que lui voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.
Je suis chargé de lui remettre ce bouquet et cet écriin.

LANDRY.
De quelle part?

LE DOMESTIQUE.
De la part de mon maître, le vicomte de Saint-Frusquin... Y a-t-il une réponse?

LANDRY, furieux.
Une réponse?... Oui, il y en a une!...

LE DOMESTIQUE.
Et laquelle?

LANDRY, le poussant et lui donnant un coup de pied.
La réponse, la voilà!...

LE DOMESTIQUE.
Oh! la, la!

LANDRY.
Et n'oublie pas de la rendre à ton maître telle que je te l'ai donnée. (Le domestique se sauve.)

LANDRY, les bras croisés.
Eh bien?...

LOUISE, blessée.
Landry!

LANDRY.
Taisez-vous!... Vous allez mentir encore!

LOUISE, se relevant.
Monsieur Landry, je suis ici chez moi, et je ne souffrirai ni insultes... ni menaces...

LANDRY.
Je crois que vous osez parler encore?... Tenez! ne dites pas un mot de plus, je vous le conseille. (Il la prend brusquement par le bras et la fait tomber à genoux.)

LOUISE, poussant un cri.
Landry... ah!.. A moi!..

ANTONIA, entrant vivement.
Louise, qu'y a-t-il? que se passe-t-il? (Voyant Landry.) Landry!..

LANDRY, la reconnaissant.
Marie!..

ANTONIA, à Landry.
M'expliquerez-vous... Landry?..

LANDRY, à Antonia.
Est-ce que je vous connais, vous?..

ANTONIA, se cachant le visage.
Ah! vous êtes sans pitié!

LANDRY.
Oui, sans pitié pour le vice et le mensonge.

ANTONIA.
Soit, Landry... accablez-moi... mais elle, Louise, voyez... elle pleure...

LANDRY.
Elle pleure! tant mieux... n'êtes-vous pas là pour la consoler et lui donner des conseils... vous?... Vous lui direz comment elle doit s'y prendre... pour avoir aussi des cachemires et des diamants... car vous êtes faites pour vous entendre.

LOUISE, pleurant.
Landry... écoute-moi...

LANDRY.
Non... vous m'avez dit de sortir, Louise, et je sors... pour ne jamais revenir. Et je ne veux pas qu'il reste rien de moi ici. Tenez! (Il prend la robe à laquelle travaillait Louise, la déchire et la jette aux pieds.) Allez en gagner de plus belles! (Il sort.)

SCÈNE IX.

LOUISE, ANTONIA.

LOUISE, se relevant.
Il est parti... eh bien! soit... puisqu'il m'y pousse... puisqu'il m'insulte... je sais ce qui me reste à faire... Ma pauvre petite robe!

ANTONIA.
Calmez-vous, Louise... mais, dites-moi... cette scène, pour quel motif?..

LOUISE.
Il était là... quand le domestique de M. de Saint-Frusquin... est venu m'apporter des cadeaux de la part de son maître...

ANTONIA.
Vous les avez refusés?..

LOUISE.
Oui... mais maintenant... je suis disposée à les accepter...

ANTONIA, voyant que Louise met son châle et son chapeau.
Louise, que faites-vous ?

LOUISE.
Je quitte cette maison...

ANTONIA.
Je ne vous laisserai faire qu'à une condition.

LOUISE.
Laquelle ?

ANTONIA.
C'est que vous viendrez demeurer chez moi.

LOUISE.
Chez vous?..

ANTONIA.
Que vous me laisserez vieillir sur vos démarches... et que vous ne vous conduirez que d'après mes conseils.

LOUISE.
Mais... si j'y consens... me direz-vous au moins le motif de l'intérêt que vous me portez ?

ANTONIA.
Vous saurez tout. Partons ! (Au moment où elles vont sortir, Lézarine entre.)

LÉZARINE.
Vous vous en allez ?

LOUISE.
Oui, pour ne plus revenir...

LÉZARINE.
Où allez-vous donc ?

LOUISE.
Chez Madame...

Air : Valse de Giselle.

LOUISE, ANTONIA, LÉZARINE.

Pour échapper aux tourments qu'elle endure,
Lui Me fallait-il de nouvelles amours!

Oui, de ces lieux où l'on lui me fait injure,

Je veux partir... et partir pour toujours.

Elle s'éloigne... elle part pour toujours.

ANTONIA.
Souvenez-vous que j'ai votre promesse
Pour vous guider et pour vous soutenir.
Vous aurez foi en ma tendresse ?

LOUISE.
Soit! mais, partons!

LÉZARINE.
Adieu! bien du plaisir!

REPRISE.

LÉZARINE, à part.

Je comprends... bon voyage! (Elles sortent.) Encore une qui va faire son chemin... (Regardant par la fenêtre.) Et elle ira vite... car elle part en voiture... Dire qu'il n'y a que moi qui reste au cinquième... et que je n'ai que des souques pour voler à la fortune... sans compter ma tante Tripet qui ferait une drôle de vie si elle savait... hélas! (Elle réfléchit.)

Air du Mariage extravagant.

Sans la toilette
Et le plaisir,
Faut en convenir,
La vie est bête.
Faut en convenir,
La vie est bête
Sans le plaisir
Et la toilette.

(Parlé.) Ah bah!

Et, gai, gai, gai, gai, ça viendra,
Vive la toilette! (bis.)

Et, gai, gai, gai, gai, ça viendra,
Vive la toilette!

Et puis, tant pis, moquons-nous d' ça!
Bah!

Les hommes sont si peu malins,
Plus les femmes mett'nt, laid's ou belles,
D' colifichets autour d'elles,
Plus il y vient de serins.

Sans la toilette, etc.

GARGUILLET, entrant, chargé de paquets.

Ouf! enfin me voilà.

LÉZARINE, se retournant.
Gargonillet!.. et qu'apportez-vous là ?

GARGUILLET.
Ce que j'apporte?.. j'apporte une robe à volants...

LÉZARINE.
Pour moi?..

GARGUILLET.
Un châle vénitien...

LÉZARINE.
Pour moi?..

GARGUILLET.
Et une crinoline... en fer.

LÉZARINE.
Pour moi?..

GARGUILLET.
Et je dépose le tout aux pieds de mon idole...

LÉZARINE.
Gargonillet!.. vous méritez d'être de l'Académie.

GARGUILLET.
Mais en échange de tous ces bibelots... n'aurez-vous rien à me donner, à moi... Lézarine?..

LÉZARINE.
A vous?

GARGUILLET.
A moi qui vous aime...

LÉZARINE.
Au fait... je ne vous ai jamais rien donné.

GARGUILLET.
A peine... une espérance...

LÉZARINE.
Eh bien, je vous donne...

GARGUILLET.
O bonheur! quoi donc?..

LÉZARINE.
Votre congé.

GARGUILLET.
Mon congé!..

LÉZARINE.
Il le faut... chacun doit rester à sa place... et une femme qui porte une crinoline ne peut pas se commettre avec un homme qui n'a pas de gants. (Elle sort en emportant les paquets.)

GARGUILLET, stupéfait.
Oh! les femmes! les femmes! perfides comme l'Inde.

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU.

La goquette

Un jardin de cabaret : au fond, des barreaux verts ; à droite, la maison, avec une enseigne portant ces mots : *Aux Bergers de Syracuse*.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME TRIPET, puis CABOCHON.

MADAME TRIPET.

Vlà le coup de deux heures qui va sonner... c'est l'heure de la soupe pour les ouvriers du bâtiment... Ah! Vlà Cabochon, c'est le restant de nos écus.

CABOCHON, entrant.
Et sur la ligne! Bonjour, mère Tripet... et le potage?

MADAME TRIPET.
Il va venir... quand il sera l'heure.

CABOCHON.
Et aura-t-il des yeux pour reconnaître son chemin?

MADAME TRIPET.
Soyez tranquille... Mais, dites donc, Cabochon... puisque nous voilà seuls... j'ai réfléchi à votre proposition.

CABOCHON.
D'entrer dans ma troupe pour cet été en qualité de première tireuse d'armes... acceptez-vous?

MADAME TRIPET.
Ça n'irait assez... moi qui ai boutonné tous les prévôts de régiment... et qui ai conquis deux fleurets d'honneur quand j'étais cantinière... Mais il y a une chose qui m'inquiète.

CABOCHON.
Laquelle?

MADAME TRIPET.
Peut-être que j'aurais maintenant de la peine à m'effacer la poitrine.

CABOCHON.
Bast! tout s'arrange. Mais, dites donc, vous ne me parlez pas de votre nièce.

Lézarine ?

MADAME TRIPET.

Oui ; lui avez-vous parlé d'entrer dans la troupe, en qualité d'équilibriste ?

CABOCHON.

Impossible... Lézarine est une enfant de la balle, je ne dis pas. Ses premières années se sont écoulées sur une corde raide ; mais je l'ai arrachée à cette existence pour lui inculquer des principes, dont elle a profité, j'ose le dire...

MADAME TRIPET.

Vous croyez ça, vous !... (A part.) Pauvre femme, si je lui disais que cette nuit... (Haut.) Mais j'entends les camarades... A la soupe, mère Tripet, à la soupe !

CABOCHON.

MADAME TRIPET.

On y va, mon Dieu, on y va ! (Elle sort.)

SCÈNE II.

MALASSIS, CABOCHON, OUVRIERS, puis LANDRY.

CHOEUR.

Air du *Maçon*.

Accourons, compagnons,
La soupe nous attend.
Accourons, dévorons
Le potage fumant.
Car un peu de potage
Nous donnera du courage ;
Nous r'tourn'rons à l'ouvrage
Ventre plein, cœur content.
Accourons, compagnons,
La soupe nous attend.
Accourons, dévorons
Le potage fumant.

MALASSIS.

Mes enfants!.. moi, Malassis, peintre décorateur, président de la Société des *Bergers de Syracuse*, je donne le signal.

TOUS, une cuillère à la main.

Nous y sommes...

MALASSIS.

Il est deux heures, tout se repose... tout est tranquille... Ouvriers... mangez!..

TOUS.

Ça y est. (Ils se servent.)

CABOCHON

Il a pris cela dans la *Tour de Nests*, le président...

MALASSIS.

Un instant ? nous ne sommes pas au complet.

CABOCHON.

Il manque quelqu'un?..

MALASSIS.

Et Landry...

CABOCHON.

Tiens... c'est vrai...

TOUS.

Landry... ohé... Landry!..

TOUS.

Le voilà...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LANDRY, entre, triste et préoccupé ; il s'assied.

MALASSIS, se levant.

Landry... tu es en retard... tu sais le malheur qui t'attend... passé la première minute, il n'y a plus de carottes dans la soupe... (Landry se sert sans répondre.) Mais on dirait que tu es triste... c'est une bêtise... puisque tu vas te marier, Landry... sois au moins gai jusque-là... jouis de ton reste...

LANDRY.

Je ne me marie plus.

MALASSIS.

Ah bast!.. il y a de la brouille avec ta Louise... et ça influe sur ton estomac ?

CABOCHON.

Ce jeune homme m'intéresse... le chagrin d'amour, ça donne la jaunisse... je lui décerne une carotte d'extra...

LANDRY.

Cabochon... garde tes plaisanteries pour une autre occasion...

MALASSIS, se levant.

V'là la soupe mangée!.. Maintenant que je n'ai plus la bouche pleine, je vas faire une motion.

De quoi s'agit-il ?

TOUS.

Il s'agit... qu'il y a un nouveau qui se présente pour entrer dans notre société.

MALASSIS.

TOUS.

Ah! ah!

CABOCHON.

De quel état qu'il est ?

MALASSIS.

C'est un poète.

CABOCHON.

N'en faut pas !

MALASSIS.

Mes enfants! il y a une chose qu'il faut que je vous dise : vous êtes tous ben gentils, mais le cabaret des *Barreaux-Verts*, ici présent, ne peut pas s'appeler le Parnasse.

TOUS.

Ah! ah! ah!

CABOCHON.

Tout le monde ne peut pas être M. de Voltaire.

MALASSIS.

Je n'en disconviens pas, mais qu'est-ce qui a fait : *Petits oiseaux, venez sur ma fenêtre?* c'est pas nous ; qui est-ce qui a fait : *Ah! que t'es couenne, ah! que t'es couenne, mon pauvre Antoine?* c'est pas nous ; qui qui a fait : *Ah! il a des bottes?* c'est pas nous ; nous avons des maçons, des peintres, des serruriers, des vitriers et des bouchers, mais il nous manque un poète.

TOUS.

C'est vrai!

CABOCHON.

C'est égal! j'en veux pas, tous ces hommes à plumes, ce sont des fadards, des propres à rien.

MALASSIS.

Et toi, Landry, penses-tu comme Cabochon ?

LANDRY.

Comment qu'il pense, Cabochon ?

MALASSIS..

Il refuse le postulant...

LANDRY.

Il refuse... alors, je lui donne ma voix!

CABOCHON.

Landr!..

LANDRY.

Après ?

MALASSIS.

Bergers de Syracuse, l'attrapage est interdite ; en vertu de mon pouvoir supérieur, nous essayerons le candidat ce soir : et après on votera.

TOUS.

Oui, oui, on votera.

MALASSIS.

Et maintenant, les enfants, vite à l'ouvrage pour être plus tôt de retour... (Ils sortent en tumulte, sauf Cabochon qui s'assied. Landry et la mère Tripet se rencontrent au fond.)

CHOEUR.

Dépêchons, compagnons
L'ouvrage nous attend,
Dépêchons, reprenons
La besogne à l'instant.
Car un peu de potage
Nous a rendu l'ouvrage
Pour r'tourner à l'ouvrage,
Ventre plein, cœur content ;
Dépêchons, compagnons,
L'ouvrage nous attend
Dépêchons, reprenons
La besogne à l'instant ?

SCÈNE IV.

LANDRY, MADAME TRIPET, CABOCHON.

MADAME TRIPET.

Eh bien! tu ne vas pas avec eux, Landry ?

LANDRY.

Non. Voyez-vous, il faut que je revoie Louise... il faut qu'elle se remette avec moi. Je ne veux pas qu'elle soit perdue... Je sais ce que c'est... j'ai déjà eu assez de chagrins pour une pareille affaire.

MADAME TRIPET.

Toi ?

LANDRY.

Oui, moi... Figurez-vous un brave garçon comme moi, qui

revient de faire son tour de France, qui vous tombe tout chaud chez son bonhomme de père, et qui le trouve prêt à s'en aller dans l'autre monde... assassiné par le chagrin... Ah! j'aurais dû la tuer!

MADAME TRIPET.
Je ne sais pas de qui tu parles, mais tu n'avais pas le droit.
LANDRY.

Si!

Non!

LANDRY.
Si, à la fin de ça!... Ne m'obstinez pas!...
CABOCHON.
Faites-y donc sa volonté, ou il va vous mordre.
LANDRY.

Toi, là-bas, ne m'aguiche pas...

T'as pas fini?... Et ta sœur?

LANDRY, s'élançant vers lui avec un cri.

Ah! canaille!...

CABOCHON, se sauvant.

Oh! la, oh!... (Il sort et ferme la porte. La tenant entr'ouverte.) Attachez-le donc!

MADAME TRIPET.

Landry!... Voyons, du calme.

LANDRY.
Au fait... et puis il ne savait pas ce qu'il disait.

MADAME TRIPET.
Mais quoi?... tu te mets en colère sans qu'on ait le temps de savoir pour qu'est-ce, aussi, toi...

LANDRY.

Eh bien! si mon père mourait de chagrin, c'était ma sœur qui en était cause... Ma sœur Marie, une bonne et douce fille pourtant; ça s'en allait en journée. Un beau jour, on l'a flanquée à la porte de chez des bourgeois où elle était... des Anglais... Mon père a voulu savoir pourquoi, et on lui a dit que c'était parce qu'elle avait reçu un jeune homme, la nuit, dans sa chambre. Mon père a demandé le nom du scélérat... Ah! ben oui!... pas moyen seulement de lui faire dire un seul mot, à la malheureuse. Si bien que mon père en est mort de chagrin, que j'ai chassé ma sœur de chez nous, et que je suis resté tout seul. Aussi je ne veux pas qu'il en arrive autant à Louise, et je vais tâcher de l'empêcher.

MADAME TRIPET.

Va, mon garçon... T'as raison, va. (Landry sort.)

CABOCHON, entr'ouvrant la porte.

Il est parti! (il rentre.) Mère Tripet! un litre et deux verres. Ça ne sera pas trop pour me remettre.

MADAME TRIPET, le servant.

Feignant, va!

CABOCHON, seul.

Ce Landry... il m'a maltraité, mais il ne le portera pas en paradis... Et sa Louise... pourvu que le monsieur de cette nuit n'y ait pas renoncé.

SCÈNE V.

CABOCHON, MADAME TRIPET, puis LÉZARINE.

MADAME TRIPET, entrant avec un garçon.

V'là le moment de la séance qui approche, préparez la salle. (Elle range les tables et les bancs avec l'aide du garçon. J'espère bien que ma petite Lézarine ne manquera pas ce soir...)

CABOCHON.

Vous lui ferez ma proposition?

MADAME TRIPET.

Je te répète qu'elle est trop naïve, c't' enfant.

LÉZARINE, entrant, vêtue modestement, baissant les yeux, à part.

Ah! ma tante... Faisons-lui avaler la couleuvre... (Haut.) Bonjour, ma tante...

MADAME TRIPET.

Ah! la v'là!... Viens que je t'embrasse... Est-ce simple?... est-ce innocent?... Et c'est à elle que tu voudrais?... Tu viens passer la soirée avec nous?

LÉZARINE.

Oh! oui, ma tante, j'aime tant cela!

MADAME TRIPET.

Eh bien! mon enfant... es-tu contente?

LÉZARINE.

Oui, ma tante... avec une tante comme vous, j' serais bien difficile.

MADAME TRIPET.

Et l'ouvrage... ça va-t-il fort?

LÉZARINE.

C'est à peine si on peut y suffire...

Vraiment!

MADAME TRIPET.

LÉZARINE.
J'ai encore travaillé cette nuit jusqu'au petit jour...

CABOCHON, à part.

Touche!... dans les vignes du Seigneur...

MADAME TRIPET.

Mais il me semble que tu tousses un peu...

LÉZARINE.

Oh! ce n'est rien... c'est toujours comme ça. (Elle toussé.)

MADAME TRIPET.

Mais si... c'est quelque chose... faut soigner cela...

LÉZARINE.

J'avais bien pensé... à aller passer quinze jours chez mon parrain...

MADAME TRIPET.

A Mongeron?... Ça te ferait du bien...

CABOCHON, à part.

Ah! bon!... je comprends la couleur... On veut quinze jours d'école buissonnière.

LÉZARINE.

Mais rester quinze jours sans travailler...

MADAME TRIPET.

Bast!

LÉZARINE.

Sans voir ma bonne petite tante.

CABOCHON, à part.

A-t-elle un till!...

MADAME TRIPET.

Et si je ne veux pas te voir pendant quinze jours, na... je veux que tu partes...

LÉZARINE.

Mais, ma tante...

MADAME TRIPET.

Tu partiras... et tu vas retourner tout de suite chez toi, faire tes préparatifs, entends-tu?

LÉZARINE.

Puisque vous le voulez, ma tante...

MADAME TRIPET.

Je le veux!... Tiens, voilà de quoi acheter du jujube.

LÉZARINE, à part.

Une robe, un chapeau, un mantelet et quinze jours de liberté... Qu'est-ce qu'il faut de plus?

CABOCHON.

Finaude, va!

MADAME TRIPET.

Allons, embrasse-moi encore... et bon voyage!

LÉZARINE.

Adieu, ma tante! (Elle sort.)

ENSEMBLE.

Air des Mousquetaires de la Reine.

MADAME TRIPET, LÉZARINE, CABOCHON.

Le bon air des champs,

Sans médicaments,

Vite apaisera,

Ce vilain mal-là!

C'est ^{ma} _{sa} volonté,

Car, en vérité,

Il faut bien soigner

Sa petite santé.

CABOCHON.

Ah! si j'avais une petite femme comme ça pour faire mon boniment!

MADAME TRIPET.

Et c'est d'un ange comme cela que tu voulais faire une sauteuse?

CABOCHON.

Ne lui en parlez plus, allez, mère Tripet, ce n'est pas la peine. (A part.) Elle est en chemin pour y venir toute seule... (Madame Tripet sort.)

SCÈNE VI.

CABOCHON, SAINT-FRUSQUIN, PÉTARDIN.

SAINT-FRUSQUIN.

Nous sommes arrivés! Entrez donc, Pétardin... que diable!...

CABOCHON.

Ah! le voilà!

PÉTARDIN.

Mais où me menez-vous?

SAINTE-FRUSQUIN.
Dans une goguette d'ouvriers... Vous verrez, nous nous amuserons.

PÉTARDIN.
Je veux bien!

SAINTE-FRUSQUIN.
Eh bien, et Louise?

CABOCHON.
Elle va venir, mais Landry l'accompagnera. Voilà le chien-dent!

SAINTE-FRUSQUIN.
Et... il n'y aura pas moyen de l'éloigner?

CABOCHON.
L'éloigner, non... mais l'endormir, ça se peut... si vous payez le vin.

SAINTE-FRUSQUIN.
Nous nous entendons.

PÉTARDIN.
C'est drôle, comme ça sent la gibelotte!.. On doit s'amuser aux petits oignons dans cet endroit-ci!.. J'ai fait un mot.

CABOCHON.
J'entends la bande!.. La séance va commencer par une réception; les visiteurs ne sont pas admis... Entrez là. (Ils entrent à droite.)

SAINTE-FRUSQUIN.
Vous nous avertirez quand il le faudra?

PÉTARDIN.
Tâchez que ça ne soit pas long!

CABOCHON.
Soyez tranquille!

SCÈNE VII.

MALASSIS, CABOCHON, MADAME TRIPET, OUVRIERS, FEMMES. Entrée générale.

CHOEUR.

Air : *Sonnés, clochs de mon village.*

Lorsqu'ici s'ouvre la séance
Nous v'vous avés empressément :
Prenons place, et que l'on commence,
Viv' les chansons et le vin blanc!

MALASSIS.
Pan! pan! pan! pan!
Prenons place, et faites silence,
Pan! pan! pan! pan!
La parole est au président.

Bergers et bergères!.. Moi, Malassis, doyen et président de la Société lyrique des *Bergers de Syracuse*... je vous salue!

CABOCHON, lui serrant la main.
Malassis, je te la serre!

MALASSIS.
Quand j' suis pas président, tutoie-moi, Cabochon, tutoie, moi, ça m'honore... mais quand je préside, si tu me tutoies-tu bèches mon autorité!

CABOCHON.
As-tu fini?..

MALASSIS.
Prends le fauteuil alors!..

TOUS.
Non, non, non!..

MALASSIS.
Pour satisfaire à ce vote universel, je garde mon siège!.. Sociétaires, debout! (Ils se lèvent.) Remplissez vos coupes... enlevons-les à la hauteur de l'œil!.. Une, deusse! Du côté du cœur! pour les dames qui font, qui ont fait et qui feront toujours l'ornement de nos réunions!.. A droite, pour nos joyeux visiteurs. Maintenant, la coupe à la hauteur du réservoir!.. humectons!.. Une, deusse, trois! (Ils boivent.) Couvrons. (On applaudit.)

TOUS.
Vive le président!

MALASSIS.
L'ordre du jour porte aujourd'hui une réception... Le candidat est-il à son poste?

MADAME TRIPET, entrant avec une carte de visite.
Il vient d'arriver... Voilà ses papiers. (Elle lui donne une carte.)

MALASSIS.
Une carte de visite imprimée!.. Voyons ce qu'elle dit : Anastase Gargouillet, homme de lettres, garde national et vacciné.

CABOCHON.
Bigre! plus que cela de distinctions!

MALASSIS.
C'est notre homme!... Nous allons lui faire une réception bachico-littéraire!

CABOCHON.
Et... je demande à être son parrain.

MALASSIS.
Accordé!.. (Cabochon va chercher Anastase à gauche, et vient frapper sur le bureau du président.) Qui frappe ainsi... avec la houlette?

CABOCHON.
C'est un berger de Syracuse.

MALASSIS.
Quoi qu'il demande?.. Quoi qu'il désire?

CABOCHON.
Il demande à partager nos jeux bachiques!

MALASSIS.
A-t-il l'haleine longue?

CABOCHON.
Un vrai canon rayé!

MALASSIS.
A-t-il un joli verre de vin?

CABOCHON.
Il a un joli verre de vin.

MALASSIS.
Combien tient-il?

CABOCHON.
Il demande à être jauge!

MALASSIS.
A-t-il reçu le baptême d'Argentueil?

CABOCHON.
Pas encore!.. mais il demande à le recevoir.

GARGUILLET.
Oui, je le demande.

MALASSIS.
Qu'il soit satisfait!

Finale de *Tant va l'Autruche à l'eau.*

Et buvez donc, trinquez donc!
Buvez donc, le jus de la vigne,
Vous en êtes digne, et buvez donc!
Trinquez donc! buvez donc,
La chanson rend le vin bon
Trinquez donc! buvez donc!

MALASSIS.
On parle d'une fontaine
Qui rendait l'homme érudite,
Mais une bouteille pleine
Dans les vers met plus d'esprit.

REPRISE.
CABOCHON.
Le vin bleu monte à la tête
Et s'échappe en gai refrain,
Il inspire le poète
Qui cherche la rime en vain!

REPRISE.
GARGUILLET.

Je suis inondé!

MALASSIS.
Jeune néophyte... quand l'extérieur est humide, il faut, pour le sécher, arroser l'intérieur... Pour dernière épreuve, prends ce liquide (il lui présente un verre énorme)... et trinquons ensemble. (Gargouillet boit.)

TOUS.
Bravo! bravo! bravo!..

MALASSIS.
Maintenant, tu es des nôtres!... A l'espoir de le conserver longtemps parmi nous! (Il lui donne l'accolade.)

CABOCHON.
Ah! une seconde fois! (Il l'embrasse aussi.)

GARGUILLET.
Messieurs, croyez qu' j'apprécie,
L'honneur que vous m'octroyez,
J'ai, quand je vous remercie,
L'œil et l'estomac noyés.

REPRISE DU CHOEUR.

GARGUILLET, tirant un gros manuscrit.
Messieurs, j'ai préparé à cette occasion une petite improvisation...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LANDRY, puis SAINTE-FRUSQUIN et PÉTARDIN.

LANDRY.
Ah! ah! on s'amuse ici... J'en suis.

CABOCHON.
Landry!

Garçon, à boire! **LANDRY.**
CABOCHON.
 Garçon, à boire, et du bon... c'est moi qui paye!
CABOCHON.
 Pourquoi donc que tu n'as pas amené Louise avec toi?
LANDRY, buvant.
 Elle est partie... partie pour toujours... je ne sais plus où elle est...
MALASSIS, se levant.
 Bergers et bergères... je réclame vos oreilles... pour M. Anastase Gargouillet, qui va nous raconter une chanson badine avec accompagnement de guitare.
CABOCHON, regardant Landry.
 Le v'là pa!.. c'est le moment... je demande la parole...
MALASSIS.
 Tu la z-as.
CABOCHON.
 D'après les règlements, chaque membre a le droit d'amener un visiteur... j'en ai amené deux.
MALASSIS.
 Où sont-ils?
CABOCHON.
 Ici près...
MALASSIS.
 Quels sont leurs talents de société?
CABOCHON.
 Ils ont des gants.
MALASSIS.
 Ça suffit! qu'ils entrent... (Cabochoon va chercher Pétardin et Saint-Frusquin; ils saluent.) Messieurs... asseyez-vous... et faites comme nous... écoutons le barde!
CABOCHON, à Saint-Frusquin.
 Louise n'est pas ici... Quant à Landry, il ne nous gênera pas.
SAINT-FRUSQUIN.
 Il est gris?
CABOCHON.
 Oui, et celui qui lui a vendu cette eulotte-là n'a pas vué la façon.
SAINT-FRUSQUIN, lui donnant de l'argent.
 Tenez!
CABOCHON.
 Merci, monsieur Saint-Frusquin.
LANDRY.
 Saint-Frusquin! c'est bien ce nom-là!
CABOCHON.
 Qu'est-ce qui te prend?... A ta santé, mon vieux!
LANDRY.
 Oui, buvons, buvons!
GARGUILLET.
Les Peines du cœur! romance historique.
 Air : *Laissez les roses au rosier.*
 Écoutez l'histoire touchante
 Du poète et de son objet;
 Il était le violon qui chante,
 Celle qu'il pleure était l'archet.
 Il était la fleur qu'on arrose;
 Elle, l'oiseau qui gazonnait.
 Laissez son parfum à la rose
 Et Lézarine à Gargouillet. } (bis.)
MALASSIS, se levant.
 Bergers et bergères!.. je propose un ban pour le chanteur.
TOUS.
 Ça va! (Chacun frappe trois fois des mains d'une certaine façon, sauf Pétardin et Saint-Frusquin.)
MALASSIS.
 Maintenant un ban pour le poète! (On recommence.)
LANDRY, à haute voix.
 Il y a donc des gens qui ne sont pas contents ici, qu'ils n'applaudissent pas? (Rumeur. — On regarde Saint-Frusquin.) Ils n'ont qu'à parler, on leur rendra leur argent.
MALASSIS.
 Landry... du calme... ou je casse ma coupe!
GARGUILLET.
 Deuxième couplet...
LANDRY, avec force.
 Il y a comme cela... un tas de gens qui s'introduisent dans les sociétés... pour se moquer de nous.
QUÉLQUES VOIX.
 La chanson!
LANDRY.
 Qu'ils applaudissent d'abord.
CABOCHON.
 Landry a raison...

PÉTARDIN.
 Je ne demande pas mieux que d'applaudir... (Il fait la charge d'applaudir, sans faire de bruit, comme à l'Opéra.)
LANDRY.
 Vous voyez... on vous gouaillie...
VOIX.
 Non... si... non...
LANDRY.
 A la porte... les gandins!..
VOIX DIVERSES.
 A la porte!.. non... si!.. (Tumulte. — On quitte ses places.)
Air d'OPÉRA.
 Sans les coups d'poing il n'est pas d'bonne cete,
 Aux gandins il faut un' leçon;
 Régalons-les, pour qu' la chos' soit complète,
 D'un p'tit coup d'torechon.
 Ah!
 D'un p'tit coup d'torechon.
 Ah!
MALASSIS.
 A l'ordre!.. Le président se couvre... (Il met sur sa tête l'énorme verre qui est devant lui. — Bataille générale sur un chœur. — On s'empoigne. — Saint-Frusquin s'esquive. — Pétardin est renversé par Cabochoon.)
PÉTARDIN.
 Ah!.. c'est vous, Cabochoon, un ami...
CABOCHON.
 Ne dites donc rien... Si ce n'était pas moi ça serait un autre, et il taperait bien plus fort...
PÉTARDIN.
 C'est dommage que ça finisse comme cela, je commençais à m'amuser...
GARGUILLET, sur la table.
 Deuxième couplet! Quand le monde croulerait, je chanterai. — Deuxième couplet!

• QUATRIÈME TABLEAU.

Sport et turf.

L'allée qui borde le champ de course. — Au fond, la palissade qui sépare le public de l'enceinte réservée. — A droite, au fond, une porte entre deux pavillons. — A gauche, le long de la palissade, une voiture déconverte dont on ne voit pas les chevaux; le cocher est sur son siège. — Au milieu, des tréteaux supportant des planches.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDRY, CABOCHON, MADAME TRIPET, LA POULE.

(Le théâtre est plein de spectateurs, le long de la palissade, derrière la voiture, sur les tréteaux, près desquels Cabochoon est debout. La mère Tripet est assise sur le brancard d'une petite charrette à bras pleine de pommes et d'orange.)

CHŒUR.

Air du *Violoncelle.*

Voir ces coucou, voir ces coursiers qui s'empressent,
 Oui, c'est papa, c'est palpitant d'émotion;
 A ses riri, à ses rivaux qui le pressent,
 Lequel dada, lequel damera le pion.

CABOCHON.

Place à louer! place à louer!

MADAME TRIPET.

Un sou le tas les grosses! voyez la belle Valence! deux sous et trois sous!

SCÈNE II.

SAINT-FRUSQUIN, vêtu en jockey avec une grande redingote blanche par-dessus; PÉTARDIN, avec un voile vert à son chapeau et des éperons.

SAINT-FRUSQUIN.

Par ici... par ici, Pétardin...

PÉTARDIN.

Me voici, me voici... c'est mon voile qui m'empêche d'y voir, et mes éperons qui me font tomber. Où me conduisez-vous?

SAINT-FRUSQUIN.

Je vais me faire peser... Mais entrons... vous avez votre carte pour l'enceinte du pesage?

PÉTARDIN.

Oui, là voilà dans ma poche. (Il tire une grande carte.)

SAINT-FRUSQUIN.

Dans votre poche!.. mais, malheureux!.. vous igno rez jus-

qu'aux plus simples rudiments du chic... ça se porte au chapeau, comme cela.

PÉTARDIN.

Mais ça va me donner l'air d'un conscrit.

SAINT-FRUSQUIN.

Tant mieux... ça vous rajeunira... (Ils entrent par la petite porte de la palissade. — Landry entre par la gauche, mal vêtu, la pipe à la bouche.)

CABOCHON, l'apercevant.

Tiens! mais qu'est-ce que je vois là-bas?... Mais c'est Landry!.. Qu'est-ce que tu fais là, mon brave?

LANDRY, tristement.

Tu vois bien... je fais la noce.

MADAME TRIPET.

Pauvre diable!

LANDRY.

Les bêtes vont courir, me v'là!

MADAME TRIPET.

A quoi que ça sert, les courses?

LANDRY.

Il paraît que ça fait du bien aux chevaux.

MADAME TRIPET.

Air d'Orphée aux Enfers.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Quell' drôl' de manière

Et quell' méthode singulière!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Quell' drôl' de manière

D'améliorer ces bêtes-là!

Au bord du fossé la culbute!

A l'envers de c' qu'on voit chez nous

On voit ici, grâce à maint' chute,

Les chevaux d'ssus, les homm's dessous.

Ah! ah! etc.

CABOCHON.

Ça maquait au bois de Boulogne,
Ce bois où l'on n' fait rien d' commun;
Pour cette étonnante besogne,
On y va deux, ou n'en revient qu'un.
Ah! ah! etc.

MADAME TRIPET.

En voyant jamb' par-dessus tête,
Rouler l' chrétien et l' animal,
Chacun s'écrie : Ah! pauvre bête!
Parl'-t-on de l'homme ou du cheval?
Ah! ah! etc.

LANDRY.

Ça n' manq' pourtant pas d'avantages,
C'est heureux qu' ces prix soient donnés...
Les fiacres, pour leurs attelages,
Ont besoin de ch'vaux couronnés.
Ah! ah! etc.

CABOCHON.

En attendant, veux-tu me donner un coup de main pour tenir mon établissement?... Si tu veux m'aider, je paye un litre.

LANDRY.

S'il y a à boire... j'en suis.

CABOCHON.

Allons-y... En êtes-vous, maman Tripet?

MADAME TRIPET.

Sensible à la politesse... il y a ici tant de gens qui fait sa poussière que ça dessèche le gosier... (Criant d'une voix enrouée.) Régaliez-vous, Mesdames, deux sous et trois sous!

ENSEMBLE.

Air de la Polka des Buveurs.

Un litre est une bonn' chose
Pour la poussière et l' chagrin;
Pendant que l'on se repose,
Allons vite écraser un grain.

CABOCHON.

Nous r'trouv'rons la foule exacte,
Car, ce spectacle charmant,
Vous donn' deux heures d'entr'acte
Pour deux minutes d'agrément.

(Reprise. — Ils sortent à gauche.)

SCÈNE III.

ANTONIA et LOUISE, entrant par la droite.

ANTONIA.

Voilà la voiture. Remontons-nous, Louise?

LOUISE.

Tout à l'heure.

ANTONIA.

Vous vous amusez donc?... vous ne vous sentez pas dans le cœur... un regret?

LOUISE.

Ah! tenez, Madame, ne me parlez pas d'un passé auquel je pense trop souvent, et que je voudrais oublier tout à fait.

ANTONIA.

Oublier celui que vous aimez et qui vous aimait tant!

LOUISE.

Landry ne m'aimait pas... s'il m'eût aimée, il ne m'eût pas condamnée sur un simple soupçon.

ANTONIA.

Ne vous ai-je pas raconté ce qu'il a déjà souffert à cause de moi?

LOUISE.

Oui... et maintenant que je sais le lien qui vous attache à lui, j'ai compris pourquoi vous avez voulu me sauver. Mais vous, si injustement accusée aussi... oh! je voudrais vous rendre ce que vous avez fait pour moi.

ANTONIA.

Pauvre enfant!.. C'est impossible... je ne sais ni pourquoi, ni comment mon existence tout entière a été compromise... ne songeons qu'à vous...

SCÈNE IV.

LOUISE, ANTONIA, SAINT-FRUSQUIN, PÉTARDIN, entrant par la porte de la palissade. Saint-Frusquin est en jockey; il a un poids pendu à la ceinture par derrière.

SAINT-FRUSQUIN.

Hé! arrivez donc, mon cher, voilà ces dames... (A Antonia.) J'ai fait assister Pétardin à l'opération du pesage... C'est curieux, n'est-ce pas?..

PÉTARDIN.

Très-curieux... je n'avais jamais vu de vicomte dans une balance; mais pourquoi vous a-t-on attaché ce poids de plusieurs kilogrammes dans le dos?

SAINT-FRUSQUIN.

Parce que j'étais trop léger... Quand on est trop léger, on vous complète avec ceci.

PÉTARDIN.

Bien!.. Mais quand on est trop lourd?

SAINT-FRUSQUIN.

Dame!.. quand on est trop lourd, on ne peut pas vous en ôter... (Aux femmes.) J'espère que ces dames voudront bien s'intéresser à mon succès?

ANTONIA, riant.

Comment donc!.. j'attache mes vœux au poids qui vous pend dans le dos.

SAINT-FRUSQUIN, à Louise.

Et vous, charmante Louise, ne me direz-vous pas un mot? C'est pourtant pour vous que je désirerais remporter le prix.

LOUISE.

Pour moi!..

SAINT-FRUSQUIN.

Oui... j'ai l'intention de le transformer en un cachemire.

ANTONIA.

Louise... venez-vous?

SAINT-FRUSQUIN, bas à Louise.

Et... si vous voulez, ce soir, m'accorder un moment d'entretien... seul avec vous... je me ferais une fête de vous l'offrir... respectueusement.

LOUISE, souriant.

Vraiment!.. vous êtes trop dangereux, monsieur de Saint-Frusquin... D'ailleurs, vous savez qu'Antonia et moi nous ne nous quittons pas. (Elle se rapproche d'Antonia.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CORMORAN, en jockey, sortant par la porte de la palissade.

CORMORAN, à la cantonade.

Promenez le cheval... Tom.

SAINT-FRUSQUIN.

Lord Cormoran... le mari de mon Anglaise, fieltre!

ANTONIA.

Lord Cormoran!.. ce nom...

SAINT-FRUSQUIN.

Est-ce que vous courez cette fois, milord?

CORMORAN.

Oui... je monte Quatre-Fers en l'Air.

SAINT-FRUSQUIN.

Un nom de bon augure....

PÉTARDIN.

Pour le chirurgien... C'est égal, je vous plains, vicomte... vous qui montez Cuir-Tanné, vous perdrez.

SAINT-FRUSQUIN.

Eh bien! pariez-vous vingt-cinq louis contre moi?

PÉTARDIN.

Vingt-cinq louis!.. je ne suis pas joueur.

SAINT-FRUSQUIN.

Si vous n'êtes pas joueur, soyez gentleman.

PÉTARDIN.

Topel!

CORMORAN, au vicomte.

Vous savez que j'ai toujours une revanche à prendre avec vous, vicomte?

SAINT-FRUSQUIN.

Comment, est-ce que vous conservez toujours vos soupçons au sujet de lady Pénélope... votre femme?

CORMORAN.

Si je les conservais, Goddam!.. J'occirais vous.

SAINT-FRUSQUIN.

Merci!

ANTONIA.

Qu'avez-vous donc, Messieurs?

SAINT-FRUSQUIN.

C'est milord qui se met des idées dans la tête... Tenez, Antonia, si vous voulez... je vous fais juge... quoique cela vous intéresse fort peu.

ANTONIA.

Qui sait... cela m'intéresse peut-être beaucoup!

SAINT-FRUSQUIN.

Milord a une femme charmante, lady Pénélope!

CORMORAN.

Ah! non, lady Pénélope n'est pas charmante... Ennuyante, je ne dis pas.

SAINT-FRUSQUIN.

Il y avait, chez lady Pénélope, il y a quelques années, une petite courtisane à la journée... assez drôlette...

ANTONIA.

Ah! vous la trouviez...

SAINT-FRUSQUIN.

Drôlette... avec un petit nez!.. Une taille comme la vôtre.

ANTONIA.

Elle me ressemblait peut-être?

SAINT-FRUSQUIN.

Oh! pas du tout... elle n'avait ni votre tournure, ni votre grâce... Bref, à force d'aller dans la maison de milord, j'avoue qu'un de mes regards daigna s'égarer sur elle... je ne sais comment.

ANTONIA, à part.

Saint-Frusquin... Ah! c'est donc lui qui m'a perdue. (Haut.) Eh bien, après?

SAINT-FRUSQUIN.

Après... Un beau matin, à l'aurore, on me vit sortir par une fenêtre... et milord alla s'imaginer des choses criminelles et offensantes pour la vertu de son épouse.

ANTONIA.

Ah! c'est bien invraisemblable avec un mari comme milord!

SAINT-FRUSQUIN.

N'est-ce pas?

CORMORAN.

Mais il ne disait pas à vous que je avais trouvé chez mon femme des lettres...

SAINT-FRUSQUIN.

Sans signature!

CORMORAN.

C'est vrai!.. Mais si je retrouve jamais l'écriture semblable, un coup d'épée...

ANTONIA.

Mais finissez-moi donc l'histoire!

SAINT-FRUSQUIN.

C'est fini.

ANTONIA.

Comment, fini... et l'ouvrière, qu'est-elle devenue?

SAINT-FRUSQUIN.

Je n'en sais rien!.. Mais, qu'importe... je ne la reconnaitrais seulement pas.

ANTONIA.

De sorte que si, par un hasard... qui n'arrivera pas, une femme venait vous dire : Monsieur de Saint-Frusquin, votre conduite envers moi a été odieuse et infâme... Un homme

qui calomnie une femme pauvre et faible... et c'est la calomnier que de proclamer tout haut son déshonneur... même quand on ne ment pas... cet homme est le dernier des lâches et mérite d'être châtié comme tel! (Elle lui touche la joue de son gant.)

SAINT-FRUSQUIN.

Eh bien! Antonia... qu'est-ce qu'il vous prend donc?..

ANTONIA.

Ah! pardon, cher vicomte... l'habitude de jouer la comédie, la situation l'a emporté; pardon.

SAINT-FRUSQUIN.

J'accepte vos excuses. (On sonne.) Ah! voilà la cloche... allons! en selle, milord!

SCÈNE VI.

PÉTARDIN, LOUISE, ANTONIA.

ANTONIA, à elle-même.

Oh! mon Dieu! ai-je bien entendu?..

LOUISE.

Qu'avez-vous?..

ANTONIA.

Tu vois bien cet homme?

LOUISE.

M. de Saint-Frusquin?..

ANTONIA.

Eh bien... c'est lui... lui qui m'a perdue...

LOUISE.

Aux yeux de Landry?

ANTONIA.

C'est lui... lui qui ne me reconnaît pas aujourd'hui... lui qui ne m'a peut-être jamais vue... qui m'a accusée jadis... pour en sauver une autre.

LOUISE.

Mais alors il faut le forcer à parler.

ANTONIA.

Comment?... s'il a intérêt à se taire.

LOUISE.

Comment?... il y a peut-être un moyen...

ANTONIA.

Lequel?..

LOUISE.

Il m'aime... il le dit du moins... je puis lui faire avouer la vérité.

ANTONIA.

Non, mon enfant... non, ce serait courir au-devant d'un danger qui m'effraye pour vous.

LOUISE.

Pourtant... (A elle-même.) Elle a beau dire, j'essayerai...

PÉTARDIN.

Mesdames, si nous ne nous hâtons pas... nous manquons le départ... et c'est étonnant comme ça m'intéresse depuis que j'ai parié vingt-cinq louis. (Ils vont pour sortir tous trois.)

GARGUILLET, entrant avec la figurant.

Que vois-je?... madame Antonia... mon premier rôle!

ANTONIA, saluant légèrement.

Au revoir, monsieur Gargouillet.

PÉTARDIN, fierement.

Au revoir, au revoir, monsieur Gargouillet! (Ils passent devant lui et sortent.)

SCÈNE VII.

GARGUILLET, LES FIGURANTS, qui se promènent, puis LÉZARINE.

GARGUILLET.

Je la retrouve aux courses, et ce matin elle a manqué sa répétition; et voilà comment elles comprennent les arts!.. On a bien raison de jeter l'anathème sur ces femmes de théâtre... et pourtant c'est une femme comme cela qu'il me faudrait!.. Ah! Lézarine, qu'as-tu fait?... qu'est-ce qu'un poète sans amour?... une voiture sans chevaux... Il faut absolument que je fasse la connaissance d'un ange, qui me tresse une couronne ce soir... Voyons donc ça, il doit y avoir ici des anges. (Il s'éloigne et se mêle à la foule.)

LÉZARINE, en grande toilette, entre seule.

Quels gontjats que ces hommes! Ça n'a d'yeux que pour les chevaux, et ça ne regarde pas les femmes!.. Je suis pourtant aussi pas mal harnachée comme cela...

GARGUILLET, au fond.

C'est drôle... il n'y a ici que de vieilles Anglaises. (Il lorgne les femmes.)

LÉZARINE.

Avec tout ça... faut me ménager... puisque je débute ce soir... Je vas me payer deux sous de chaise. (Elle s'assied.)

GARGUILLET, la lorgnant par derrière.
Tournure élégante... voilà peut-être mon affaire. (Il toussotte.)
LÉZARINE.

Il y vient.

GARGUILLET, derrière elle.
Ça sent le musc... c'est une femme comme il faut... (Il tire son mouchoir et fait passer sa main devant Lézarine.)

LÉZARINE, à part.
Un gant jaune!.. c'est peut-être un membre du Jockey-Clou.

GARGUILLET.
Il paraît que Madame est fatiguée!

LÉZARINE, sans se retourner.
Je suis si délicate...

GARGUILLET.
Voilà un siège qui fera bien des jaloux! Qui n'envierait le bonheur de vous délasser?

LÉZARINE.
Des fadeurs! Mais je connais ce galoubet-là... (Elle se retourne.) Gargouillet!

GARGUILLET.
Lézarine!

LÉZARINE.
En voilà une rencontre!.. (Lui montrant sa robe.) A propos, comment me trouvez-vous?

GARGUILLET.
Je vous trouve... chère...

LÉZARINE.
Ah! c'est que j'ai fait du chemin... depuis que je ne vous ai vu... je débute ce soir...

GARGUILLET.
Vous débutez!.. je vous croyais plus avancée que cela.

LÉZARINE.
Farceur... je débute au théâtre... dans un rôle de page...

GARGUILLET.
Vous... vous jouez un rôle de mademoiselle Page?

LÉZARINE.
Qu'est-ce qui vous parle de café.. Je vous dis un rôle de page... avec un collant et une petite veste...

GARGUILLET, les mains au ciel.
Espérons qu'elle sera petite, la veste!.. Mais comment s'appelle la pièce?..

LÉZARINE.
La Carotte enchantée!

GARGUILLET.
La Carotte!.. mais c'est la mienne, malheureuse!

LÉZARINE.
La vôtre!.. c'est donc cela qu'on y dit tant de bêtises!

GARGUILLET.
Mais comment ce malheur-là est-il arrivé?

LÉZARINE.
Merci!.. Je m'étais présentée au théâtre, et on m'avait engagée à ne pas revenir, quand voilà qu'hier on m'écrivit d'y aller ce matin... Il paraît qu'il y avait une actrice malade.

GARGUILLET.
Il y en a toujours.

LÉZARINE.
J'accours dare... dare... on m'offre un maillot... je m'y enferme, ça collait comme la pelure à une pomme... et le directeur me dit : « Très-bien, Mademoiselle, vous remplirez parfaitement le rôle. »

GARGUILLET.
Lézarine... je ne vous quitte plus... il faut que je vous fasse comprendre toutes les finesses de ce que vous avez à dire.

LÉZARINE.
Ça va... et par la même occasion vous me payerez un rafraîchissement.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LANDRY, CABOCHON, puis ANTONIA, LOUISE, PÉTARDIN, LA FOULE.

CHŒUR.

Air de *Sturm-Galop*.

Vite il faut accourir,
Les cheveux vont partir ;
Vraiment, ce spectacle est,
Pour nous plein d'intérêt.

Ah! quel honneur!

Ah! quel bonheur!

Pour le vainqueur.

(La musique continue l'air en sourdine pendant toute la scène.)

CABOCHON ET LANDRY, près de l'estrade.

Place à louer! place à louer!.. (Landry bécote un gros Monsieur.)

LÉZARINE.
J'ai envie de grimper là-dessus... ça me donnera l'habitude des planches.

PÉTARDIN, suivi de Louise et d'Antonia.
Vite, vite, Mesdames... le signal est donné... prenez vos places. (Il les fait monter dans la voiture. — Aux gamins.) Voulez-vous bien descendre, polissons! c'est à moi cette voiture-là...

UN GAMIN.
Et ce nez que vous avez là... c'est à vous aussi? (Rires.)

GARGUILLET.
Ah! les voilà partis!

PÉTARDIN.
Bigre, l'Anglais est devant; mes vingt-cinq louis courent des risques.

GARGUILLET.
Le rose va bien. Je parie pour lui.

PÉTARDIN.
Le rose, c'est Saint-Frusquin. Voilà un moyen de sauver ma mise. Vingt-cinq louis pour l'Anglais.

GARGUILLET.
Vingt-cinq louis, soit; mais vous savez, en intimes.

LOUISE, dans la voiture.
Je ne vois pas bien d'ici... j'ai envie d'aller là-bas. (Elle descend de voiture.)

PÉTARDIN.
Ça y est...

LÉZARINE.
Patatras!..

PÉTARDIN.
Quoi donc?

LÉZARINE.
Voilà le vicomte par terre...

CABOCHON, à Louise.
Une bonne place, là, ma petite mère... Hé! Landry!

LANDRY.
Voilà... voilà... Louise!..

LOUISE.
Landry!.. c'est ainsi que je vous retrouve?

LANDRY.
Cela vous étonne peut-être... A qui la faute?

LOUISE.
Oh! Landry... j'ai le cœur brisé en vous voyant ainsi. Pardonnez-moi!..

LANDRY.
Vous pardonner?..

LOUISE.
Vous le pouvez...

LANDRY.
Regardez donc votre robe... vous êtes encore moins reconnaissable avec vos dentelles que moi avec ma blouse trouée.

LOUISE.
Ne parlez pas ainsi, je n'ai rien à me reprocher... J'ai été en danger, c'est vrai, j'étais folle! mais j'ai été sauvée par quelqu'un que vous méprisez, que vous haïssez... et que vous avez tort de mépriser et de haïr.

LANDRY.
Innocente, vous!.. (Lui prenant la main.) Est-ce vrai?

LOUISE.
Demandez-le à votre sœur.

LANDRY.
Ma sœur!.. Adieu, Louise... tout est fini...

LOUISE.
Landry!

LANDRY.
Ma sœur!.. Elle vous a menti, comme à moi, comme à tout le monde... Elle vous a tendu la main, oh! vous êtes bien perdue, allez!.. Oh! si elle était là...

LOUISE, vivement.
Elle n'y est pas... (A part.) Pauvre Antonia, à tout prix, je saurai la vérité.

GARGUILLET.
Ah! voici le triomphateur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAINT-FRUSQUIN. Il a un paletot par-dessus son costume. Il marche avec peine, soutenu par deux jockeys, ils entrent au fond.

CHŒUR.

Air : *Polka des deux vieilles Gardes*.

Oui, le voici!
C'est lui qu'on porte ici.
Qu'il est heureux

Et glorieux !
Il est blessé,
Incomplet et cassé ;
Pour lui, chantons :
Les morceaux en sont bons.

PÉTARDIN.

Saint-Frusquin ! (Il descend de la voiture.)

LÉZARINE.

Et il marche presque. Il n'a pas les os en verre, ce gail-
lard-là.

PÉTARDIN, à Saint-Frusquin.

Eh bien ! mon ami, comment ça va-t-il ?

SAINT-FRUSQUIN.

Pas trop mal. Aie, les côtes !

PÉTARDIN.

Mes compliments. (Tirant au portefeuille.) Tenez, voici le mon-
tant de notre petit pari.

SAINT-FRUSQUIN.

Ça ne presse pas.

PÉTARDIN.

Si fait. Oh ! les dettes de jeu... vous savez...

SAINT-FRUSQUIN.

Vous êtes beau joueur.

PÉTARDIN.

C'est une de mes qualités. (Cherchant autour de lui, à part.) Ah
cà et mon débiteur, où diable est-il ? (Il s'éloigne.)

SAINT-FRUSQUIN, à Louise.

Le cachemire est gagné, ma charmante ; quand me sera-
-t-il permis de vous l'offrir ?

LOUISE.

Quand vous m'aurez achevé votre histoire.

SAINT-FRUSQUIN.

Vous savez qu'il faut être seuls...

CABOCHON, s'approchant.

Votre voiture, mon prince !

SAINT-FRUSQUIN.

Merci. Aie, la jambe !

LOUISE.

Eh bien ! soit, ce soir... je dirai que je suis malade. Allez
au théâtre, qu'Antonia vous voie, et ensuite à la maison.
Mais vous me direz tout ?

SAINT-FRUSQUIN.

Oui. Oh ! oui... ange ! Aie !

CABOCHON, à part.

Excusez ! Un amoureux en compote ; servez chaud ! (Il aide
Saint-Frusquin et Louise à monter en voiture.)

PÉTARDIN, à Gargouillet.

Ah ! Eh bien ! j'ai gagné.

GARGOUILLET.

Oui, il faut s'exécuter, voilà votre argent.

PÉTARDIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Un franc vingt-cinq ?

GARGOUILLET.

Eh bien ! vingt-cinq louis, en intimes, ça fait juste vingt-
cinq sous, vous savez bien que c'est l'usage. (Il va vers la voiture.)

PÉTARDIN.

Sapristi ! Vingt-cinq louis d'un côté, vingt-cinq sous de
l'autre, ça ne se compense pas... C'est un plaisir cher. (Il monte
en voiture.)

GARGOUILLET, à Antonia.

A ce soir, Madame ! Prenez bien garde de vous enrhumier !
Cocher, pas trop vite ! (La voiture part.)

SCÈNE X.

GARGOUILLET, LÉZARINE, LANDRY, CABOCHON, LA FOULE.

LÉZARINE, à Gargouillet.

Partons-nous ? j'en ai assez.

GARGOUILLET.

Volontiers.

LÉZARINE.

Avez-vous un carrosse ?

GARGOUILLET.

Je vais en chercher un. Attendez-moi là. (Lézarine s'assied sur
une chaise. Il sort à gauche.)

CABOCHON, à Landry, qui est assis et réfléchit.

Eh bien ! ça ne va donc pas mieux ?

LANDRY.

Non, je l'ai vue.

CABOCHON.

Qui ?

LANDRY.

Celle qui est cause de tout : celle que j'aimais, que j'aime
encore.

CABOCHON.

Où ça ?

LANDRY.

Là, tout à l'heure.

CABOCHON.

Bah ! c'est pour cette fée-là que tu te fais de la bile ?

LANDRY.

Elle avait peut-être raison. Peut-être était-il encore temps.

CABOCHON.

Encore temps ! Tu me fais mal. Je l'ai entendue tout à
l'heure qui donnait un rendez-vous à ce polichinelle écopé,
qui a gagné la course.

LANDRY.

Un rendez-vous ! quand ? où ?

CABOCHON.

Où, je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est ce
soir, pendant que l'autre, son amie, jouera la comédie.

LANDRY, avec rage.

Oui, elle devait être mêlée à ça... l'autre, son amie... Tu ne
mens pas, Cabochon ?.. Tu es sûr ?

CABOCHON.

Je l'ai entendue, je te dis.

LANDRY, lui serrant la main.

C'est bon.

CABOCHON.

Lâche donc, tu me fais mal.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME TRIPET, traînant sa charrette.

MADAME TRIPET.

Qu'est-ce qu'il y a, on se chamaille ?

CABOCHON.

Non, c'est ce serin-là qui se fâche, parce qu'il se figure
que sa maîtresse le trompe.

MADAME TRIPET.

Je le comprends... ces filles !.. Est-ce que je ne viens pas de
me figurer tout à l'heure que je voyais ma nièce en chapeau
rose ? (Apercevant Lézarine.) Et, non d'une pomme ! je ne me suis
pas trompée, la v'là ! Nous allons rire.

LÉZARINE, à part.

Est-ce que je vais droguer longtemps ?

MADAME TRIPET, passant avec sa charrette derrière Lézarine.

La belle Valence ! Achetez-moi une orange, ma petite dame.

LÉZARINE, se retournant.

Ma tante !

MADAME TRIPET.

C'est donc comme ça que tu es chez ton parrain, toi ? C'est
comme ça que tu te fiches de celle qui t'a portée dans le sein
de sa sœur ?

LÉZARINE.

Mais, ma tante...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GARGOUILLET, rentrant à gauche.

GARGOUILLET.

Me voici, la voiture attend.

MADAME TRIPET.

Une voiture à Mam'selle, je vas t'en flanquer des voitures... ?

GARGOUILLET.

Que signifie, Madame ?

MADAME TRIPET.

Ça ne te regarde pas, gringalet. (A Lézarine.) Allons, oh !..
A bas le chapeau ! Je suis lasse et je m'enroue. Attelle-toi là,
et cue ma marchandise.

GARGOUILLET.

Mais, à la fin de ça, je suis avec Madame, et je ne souf-
firai pas.

MADAME TRIPET.

Toi ? Si tu es avec Madame, je te dois des gifles ; ouvre ton
parapluie, ça va pleuvoir. (A Lézarine.) Y sommes-nous ?

GARGOUILLET.

Je vais appeler la garde !

LÉZARINE.

Voulez-vous vous taire, vous ? C'est ma tante, elle a des
droits ! Ah bah ! allons-y gaiement ? Au boisseau, au bois-
seau !

GARGOUILLET.

Vous m'aviez dit que vous étiez d'une grande famille, et
que vos parents avaient voiture !

LÉZARINE.

Eh bien ! vous voyez bien !.. Au boisseau !..

Air des Compliments de Normandie.

ENSEMBLE.

La singulière aventure!
Je croyais qu'on n' pouvait pas,
En falbalas,
Crier des pommes aux tas.
Pour traîner une voiture,
Ce costume est excellent;
Vraiment, vraiment,
J'aime cet accoutrement...
Ce costume est excellent.
J'aime cet accoutrement,
Je veux étrenner vraiment
Cette marchande à volants.

LÉZARINE.

Au boisseau! au boisseau!

GARGUILLET.

Lézarine, Lézarine! Vous allez vous érailler la voir, ma chère; laissez-moi au moins crier à votre place. Au boisseau! au boisseau les pommes! deux sous et trois sous les oranges.
(Il sort.)

LANDRY.

A nous deux, ma sœur...

ACTE III

CINQUIÈME TABLEAU.

La Carotte enchantée.

Le théâtre représente l'espace compris entre le mur et les coulisses. — La scène est au fond. — Le rideau et la salle sont censés à droite du spectateur. — En face, on voit l'envers du décor, formé aux premiers plans et percé d'une porte et d'une fenêtre. — Au dernier plan, près de la toile de fond, la coulisse est ouverte. — Derrière la toile de fond, un espace vide. — À gauche du spectateur, une porte avec des marches. — Au premier plan, à gauche, une table avec un miroir.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGISSEUR, UN POMPIER, CLORINDE, ALCINDOR, FIGURANTS ET FIGURANTES, SAINT-FRUSQUIN.

(Le régisseur est près de la fenêtre ouverte. Le pompier est assis sur un tabouret, dans la première coulisse à droite, regardant le spectacle. Clorinde en princesse, debout près de la table, se regarde au miroir et fait sa figure. Alcindor, en prince de féerie, se tient près de la porte, attendant son entrée. Les choristes sortent de scène par la dernière coulisse, en achevant un chœur.)

LE RÉGISSEUR.

Là! bien. Maintenant, tâchez de ne pas faire de bruit.

SAINTE-FRUSQUIN, entrant à gauche, au régisseur.
Où en est-on?

LE RÉGISSEUR.

Le premier acte avance.

SAINTE-FRUSQUIN.
Est-ce qu'Antonia est en scène?

LE RÉGISSEUR.

Pas maintenant.

SAINTE-FRUSQUIN.
Elle n'est pas dans sa loge. Je voudrais pourtant bien la voir. (Il regarde sa montre.) Déjà neuf heures.

CLORINDE.
Eh bien! voilà tout ce qu'on me dit?

SAINTE-FRUSQUIN, s'arrêtant.
Ah! pardon, bel ange, je ne vous voyais pas, et ce n'est pas étonnant, vous êtes éblouissante.

CLORINDE.

Flatteur!

SAINTE-FRUSQUIN.
Non, parole d'honneur, vous savez bien que je vous trouve adorable.

ALCINDOR, se retournant.
Dites donc, ne vous gênez pas.

SAINTE-FRUSQUIN.
C'est ce qu'on fait, comme vous voyez.

LE RÉGISSEUR.
A vous, Alcindor. Sapristi!

ALCINDOR.

Voilà! (A Clorinde.) Je vous défends de parler à Monsieur... Qu'est-ce que je dis donc? Ah! (Il entre en scène en chantant.)

Enfin, j'arrive donc dans ces lieux enchantés.

(Il disparaît.)

SAINTE-FRUSQUIN, riant.

Il est donc jaloux, ce jeune premier-là?

CLORINDE.

Ne m'en parlez pas; il est tannant comme un troisième rôle... Mais il ne faut pas faire attention.

SAINTE-FRUSQUIN.

Êtes-vous contente de votre rôle?

CLORINDE.

Couci, couci. Il n'y en a que pour cette bégueule d'Antonia.

LE RÉGISSEUR.

Votre entrée, Clorinde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GARGUILLET, accourant par le fond.

GARGUILLET, à Clorinde.

Vous manquez votre entrée, Madame!

CLORINDE.

On y va. (Elle se dirige vers la porte.)

GARGUILLET.

Vous oubliez votre corne!

CLORINDE.

Quelle corne?

GARGUILLET.

Votre talisman. (Il lui tend l'objet qu'il a pris sur la table, et que Clorinde revient prendre.)

LE RÉGISSEUR.

Vite donc!

ALCINDOR, paraissant à la fenêtre.

Eh bien! est-ce pour aujourd'hui? (Clorinde entre en scène.)

LE RÉGISSEUR.

L'entrée est manquée.

GARGUILLET, se bouchant les oreilles

Oh! mon Dieu! (On entend applaudir.) Tiens! on applaudit.

LE RÉGISSEUR.

C'est vrai, je n'y comprends rien.

SAINTE-FRUSQUIN, qui regardait par la coulisse.

Elle s'est penchée vers le public, et elle lui a montré ses... ses épaules. Elle ne rate jamais cet effet-là.

GARGUILLET.

C'est une ingénue qui connaît son affaire, elle a du talent...

SAINTE-FRUSQUIN.

Comment donc? mais tout plein.

GARGUILLET.

Ah! ces émotions sont poignantes; je sens que si je vis longtemps comme ça, je mourrai jeune.

LE RÉGISSEUR.

N'ayez donc pas peur. Nous avons une belle salle.

GARGUILLET.

Je crois bien, avec un titre pareil: *La Carotte enchantée*. C'est ça qui ouvre des horizons. C'est égal, vous avez beau me mettre du baume, je ne suis pas tranquille. Il y a l'entrée d'Antonia, qui me tracasse.

SAINTE-FRUSQUIN.

Où donc est-elle, Antonia?

GARGUILLET.

De l'autre côté.

SAINTE-FRUSQUIN.

J'y vais. Il faut que je la voie.

SCÈNE III.

LE RÉGISTUR, GARGUILLET, LE POMPIER, MADAME TRIPET, entrant à gauche.

MADAME TRIPET.

Où diable est donc le coiffeur? Le coiffeur!

LE RÉGISSEUR.

Plus bas donc, Madame!

MADAME TRIPET, montrant une perruque qu'elle tient à la main.
Mais il faut le coiffeur pour la perruque de ma nièce. J'ai neau le demander aux échos d'alentour, il est toujours occupé après la fausse queue de mademoiselle Clorinde.

GARGUILLET.

Lézarine est prête?

MADAME TRIPET.

Ah! c'est vous, jeune homme. Oui, ma nièce est sous les armes, à la perruque près... Vous allez voir ça... un vrai amour en culotte.

GARGUILLET.

Vous ne voulez donc plus lui faire crier des pommes, à présent?

MADAME TRIPET.

Moi!... Dieu du ciel!... Tantôt, je ne savais pas de quoi il retournait. Mais depuis qu'on m'a expliqué qu'il s'agissait de théâtre, c'est une autre histoire.

LE RÉGISSEUR, parlant, au fond.

Entrez donc, les choristes, et attention au cri! (Quelques figurants arrivent du fond et entrent en scène.)

ALCINDOR, en scène.

« Allons! tout est fini!... Adieu tout ce j'aime!... Ouvrez-vous, flots vengeurs, et recevez-moi dans votre sein!... (Cri des choristes. Le régisseur pousse aussi un grand cri.)

MADAME TRIPET, effrayée.

Eh bien!... qu'est-ce qu'il y a?

ALCINDOR, sortant à quatre pattes de derrière la coulisse.

Ouf!... Il fait soif dans le sein de cette onde... Payez-vous une choppe, l'auteur? Vous me devez bien ça. J'espère que je viens de donner un joli coup de gosier.

GARGUILLET.

Tout à l'heure... Voilà la fée qui paraît.

CHŒUR, en scène.

(On entend la voix d'Antonia, chantant.)

Air : *Je vais, je l'espère, passer d'heureux jours.* (CARNIVAL DES MARIÉS, acte 1, scène v.)

ANTONIA, en scène.

Déesse de l'onde,

Ici j'apparais

Versant sur ce monde

Mes plus doux bienfaits!

De mon pied agile

J'effleure le sol;

Je le rends fertile

Et reprends mon vol.

Car mon onde

Si féconde

Répand partout ses flots mouvants.

Oui, mon onde

Si féconde,

Fait germer les prés, les champs.

REPRISE EN CHŒUR.

Car mon onde

Si féconde, etc.

(Pendant cette reprise, Antonia arrive par la dernière coulisse traînée sur une coquille.)

LE RÉGISSEUR.

Appuyez le rideau. (On entend de grands applaudissements.)

SCÈNE IV.

ALCINDOR, CLORINDE, GARGUILLET, ANTONIA, MADAME TRIPET, LE RÉGISSEUR, LE POMPIER, MACHINISTES, ACTEURS et ACTRICES, FIGURANTS et FIGURANTES.

ANTONIA, en fée, descendant de son char.

Voilà ce que c'est. (À Gargouillet.) Êtes-vous content?

GARGUILLET.

De vous?... Enchanté. Vous êtes jambée comme un ange et vous avez chanté votre couplet comme Tamberlick.

LE RÉGISSEUR.

Allons, Messieurs, Mesdames, dépêchons-nous. Nous sommes en retard. (Les acteurs et les figurants sortent. Gargouillet les suit.)

CHŒUR.

Il faut, sans perdre un instant,
Lorsque sa voix nous invite,
Nous préparer au plus vite,
Car le public nous attend.

SCÈNE V.

LE RÉGISSEUR, LES MACHINISTES.

(On a achevé de changer le décor. Au premier, on en a substitué un autre, tout ouvert, représentant un palais à colonnes, qui laisse voir la scène par toutes les coulisses.)

LE RÉGISSEUR.

Y sommes-nous?

LE CHEF DES MACHINISTES.

Oui. (Criant.) Appuyez un peu sur la toile de fond. Nous sommes parés.

LE RÉGISSEUR.

Où est le banc de gazon?

LE CHEF DES MACHINISTES.

Dans le dessous!... Je vais le faire envoyer.

LE RÉGISSEUR.

Bon... Je vais sonner. (Il disparaît au fond.)

LE CHEF DES MACHINISTES, parlant dans le dessous.

Hé! là-dessous! Envoyez le banc de gazon. (Une trappe s'ouvre.) Chargez un peu la herse, là-haut! (Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

(Un banc de gazon s'élève par la trappe ouverte. Pétardin est couché dessus. Quand le banc s'arrête au ras du plancher, Pétardin roule par terre.)

PÉTARDIN, seul.

Holà! la!... On prévient au moins. (Il se relève.) Où suis-je?.. Sur le théâtre, probablement... puisque j'étais dessous, et que je suis monté... Ce n'est pas sans peine... Les gens de théâtre sont incorruptibles. Le seul qui se soit montré sensible à l'appât des richesses c'est un machiniste que j'ai trouvé chez le marchand de vin du coin, et qui a consenti à m'introduire dans les entrailles de la terre... Oh! Antonia!

Air de la Robe et les Bottes.

Si je ne voyais pas beaucoup de choses

Du fond de ces lieux souterrains,

Entre les effets et les causes,

J'ai fait là-bas des rapprochements malins.

J'peux comparer l'amour, dont j' suis esclave,

Aux champignons qu'on met dans les ragouts.

Les champignons, ça pousse dans la cave,

L'amour grandit dans le troisième dessous.

Je m'étais assis en proie à mes émotions, quand tout à coup... je me sens emporté vers le ciel... c'est la demeure des anges, et m'y voilà... Seulement, il paraît que l'accès en est interdit aux simples mortels. Je dois courir des dangers. (On entend sonner au dehors.) Quel est ce glas?... Quelqu'un!... Où me fourrer?..

SCÈNE VII.

PÉTARDIN, LE RÉGISSEUR, UN GARÇON DE THÉÂTRE.

LE RÉGISSEUR, entrant, sa sonnette à la main.

Claudin!

LE GARÇON, accourant du fond.

Monsieur!

LE RÉGISSEUR.

L'homme qu'on attend est-il arrivé?

LE GARÇON.

Quel homme?

LE RÉGISSEUR.

Celui qui doit représenter le singe du magicien.

LE GARÇON.

Je ne sais pas.

LE RÉGISSEUR.

Informez-vous, et dites qu'excepté lui, on ne laisse entrer personne... personne.

LE GARÇON.

Bien, Monsieur. (Il sort.)

LE RÉGISSEUR.

Pierre! mettez donc le banc en place. (On pousse le banc de gazon en scène. Apercevant Pétardin.) Qu'est-ce que c'est que cette figure-là? (Pétardin, embarrassé, s'approche de la table et se met du rouge pour se donner une contenance.)

PÉTARDIN, à part.

Il me regarde... si je pouvais me déguiser.

LE RÉGISSEUR.

Pardon!... que faites-vous là?

PÉTARDIN.

Je... Vous voyez bien... je mets du rouge.

LE RÉGISSEUR.

Pourquoi faire? Ah! c'est vous qui vous êtes présenté?..

PÉTARDIN.

Oui, je me suis présenté... et on m'a engagé... (Il fait le geste de renvoyer.)

LE RÉGISSEUR.

Ah! vous venez bien tard. (Appelant.) Claudin!

Voilà !

LE RÉGISSEUR.
Conduisez cet homme-là à la loge des figurants et faites-le habiller. (A Pétardin.) Allez vite! on vous dira ce que vous devez faire. Dépêchez-vous!

PÉTARDIN, suivant le garçon de théâtre qui sort.
Que va-t-on faire de moi, grand Dieu!

LE RÉGISSEUR, sonnant.
En scène, Messieurs, Mesdames! en scène!

SCÈNE VIII.

LE RÉGISSEUR, GARGUILLET, LÉZARINE, MADAME TRIPET, CLORINDE, ALCINDOR, ACTEURS et ACTRICES, FIGURANTS et FIGURANTES.

CHOEUR.

Air de *Léocadie*. (LES BALANÇOMES DE L'ANNÉE, [tableau II, scène V.]

Acteur,
Souffleur,
L'entr'acte s'achève
Chanteur,
Danseur,
Tenez-vous tous prêts!
Bientôt
Il faut
Que le rideau lève!
Aidons,
Poussons
A faire un succès!
GARGUILLET, effaré.
Chacun à son rôle!
Vous êtes Espagnole;
Vous, je vieil Eole;
Vous, la fée du Lac.
S'il vous plaît, Madame,
Ayez de la flamme!
Vous, ayez de l'âme.
Et moi, j'ai le trac!

REPRISE DU CHOEUR.

ALCINDOR, à un homme qui a un manuscrit sous le bras.
Dis donc, j'espoufflé, tu feras attention à moi. Il y a un endroit que je ne sais pas bien au commencement, et puis un autre à la fin, et puis il y a aussi la scène du milieu.

LE RÉGISSEUR, au même.

Allons, à votre trou, souffleur! Les musiciens y sont? Je frappe. Il entre en scène et frappe les trois coups. On le voit ensuite placer les figurants et les acteurs en scène. Quelques-uns restent visibles au delà des coulisses; les autres disparaissent à droite.)

LÉZARINE, entrant avec madame Tripet.

Ah! ma tante, je ne suis pas trop rassurée. Je ne croyais pas que ça me ferait cet effet-là.

MADAME TRIPET.

Laisse donc! (Apercevant Gargouillet.) Tiens! voilà ton amoureux. Approchez, jeune homme, et venez reconforter cette dindonne-là qui s'avise d'avoir peur.

LÉZARINE.

Peur! ça n'est pas le mot. J'ai seulement le taf, comme disait la princesse tout à l'heure.

GARGUILLET.

Pas de faiblesse, ma chère. Songez que mon avenir et le vôtre dépendent de votre fermeté. Faites comme moi, ayez de l'estomac.

MADAME TRIPET.

Dieu merci! ce n'est pas ça qui nous manque.

GARGUILLET.

Il y en a peut-être même un peu trop pour un page, ça nuit à l'illusion.

MADAME TRIPET.

Laissez-moi donc tranquille avec votre... comme vous dites. Quand on est bien douée, ce n'est pas pour être cachottière.

GARGUILLET.

Allons, du courage! j'en ai bien.

LE RÉGISSEUR, rentrant.

Au rideau!

GARGUILLET.

Bigre! la toile est levée. Ah! je voudrais qu'on eût eu l'idée de me mettre au monde une heure plus tôt. (Il remonte et regarde par une coulisse.)

LÉZARINE.

Ah! ma tante! ça me galope de plus en plus. J'ai envie de me sauver.

MADAME TRIPET.

Y penses-tu? Te sauver, quand ta perruque m'a donné tant de mal.

LÉZARINE.

C'est que j'ai le cœur qui bat... Il me semble que je ne pourrai jamais parler.

MADAME TRIPET.

Tais-toi donc. Tu feras bien ce que font toutes les autres, qui n'ont pas des tantes susceptibles de leur donner de bons conseils.

LÉZARINE.

Vous, ma tante! Mais vous n'avez jamais essayé...

MADAME TRIPET.

Tu sais bien que le public et moi ça se connaît. Je me suis développée assez souvent à la face de mes concitoyens civils et militaires.

LÉZARINE.

Mais ce n'est pas la même chose.

MADAME TRIPET.

Identiquement. Il s'agit de faire assaut de paroles.

LÉZARINE.

C'est facile à dire.

Air de *Ombres du pardon de Ploërmel*.

Comment donc faire

Afin de plaire?

MADAME TRIPET.

Comme au combat!

Un! deux! trois!

LÉZARINE.

Je suis nerveuse,

Je suis peureuse,

Et mon cœur bat.

MADAME TRIPET.

Un! deux! trois!

LÉZARINE.

Ici, j'hésite,

Mon sein palpita

Et mon cœur bat.

MADAME TRIPET.

Un! deux! trois!

LÉZARINE.

J'ai le cœur qui bat!

Le cœur qui bat!

MADAME TRIPET.

Tu es bête. Tiens! fais comme moi. Tu tombes en garde, là, la tête haute, la poitrine effacée, la main gauche à la hauteur de l'œil. (Elle fait les mouvements indiqués, et Lézarine les imite.) Tu attends ton attaque...

LÉZARINE.

Ma réplique.

MADAME TRIPET.

On se fend sur toi, tu pares...

LÉZARINE.

Je le voudrais.

MADAME TRIPET.

Tu pares... une! et tu ripostes... deux! C'est pas plus difficile que ça.

LÉZARINE.

ENSEMBLE.

Comment donc faire

Afin de plaire

En ce combat?

Un! deux! trois!

Je suis nerveuse,

Je suis peureuse

Et mon cœur bat.

Un! deux! trois!

Ici, j'hésite,

Mon sein palpita

Et mon cœur bat.

Un! deux! trois!

J'ai le cœur qui bat!

Le cœur qui bat!

MADAME TRIPET.

Ce qu'il faut faire,

Afin de plaire,

C'est un combat.

Un! deux! trois!

N' sois pas nerveuse,

N' sois pas peureuse

Si ton cœur bat.

Un! deux! trois!

Calme, petite,

Calme bien vite

Ton cœur qui bat.
Un! deux! trois!
Va, comme au combat,
C'est un combat.

GARGUILLET.

Lézarine! votre entrée.

LEZARINE, hésitant.

Je n'oserai jamais.

MADAME TRIPET, la pousant.

Mais va donc, débécasse! (Elle la pousse en scène et reste près de la coulisse à regarder.)

SCÈNE IX.

GARGUILLET, MADAME TRIPET, ANTONIA, puis LE GARÇON DE THÉÂTRE, puis LEZARINE.

GARGUILLET, allant au-devant d'Antonia, qui entre habillée en bacchante.
Ah! à la bonne heure! voilà un costume!

ANTONIA, allant près de la table en se mirant.

Trouvez-vous?

LE GARÇON DE THÉÂTRE, entrant, une lettre à la main, et la remettant à Antonia.

Madame Antonia... C'est pressé. (On entend au dehors de grands éclats de rire.)

GARGUILLET, quittant Antonia, qui lit la lettre, et allant vers la coulisse.

Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi rit-on?

MADAME TRIPET.

C'est Lézarine qui fait de l'effet. (Lézarine sort de scène.) Bravo! tu as été magnifique.

LEZARINE.

Ma foi! ce n'est pas si difficile que je croyais.

GARGUILLET.

Mais pourquoi a-t-on ri? Vous n'avez pas dit de bêtises au moins?

LEZARINE.

J'ai dit ce qu'il y a. (Récitant.) « Je viens d'aller trouver le sorcier, et j'ai pénétré dans son ventre. »

GARGUILLET.

Dans son ventre, malheureuse! C'était dans son antre qu'il fallait dire.

LEZARINE.

Dans son antre... dans son ventre... qu'est-ce que ça fait?

GARGUILLET.

Tout. Il n'en faut pas plus pour indisposer le public.

LEZARINE.

Ah bien! s'il est indisposé, il prendra un remède.

MADAME TRIPET.

Bravo! l'enfant! Tu parles comme un livre, ou peu s'en faut.

LEZARINE.

Et puis... vous savez... si vous m'ennuyez, je plante tout là. (Elle s'en va au fond avec madame Tripet.)

GARGUILLET, la suivant.

Non, non! Ça ira mieux à votre seconde scène. Vous savez... « Sire! je vous annonce une bonne nouvelle; la lièvre est aux portes. »

ANTONIA, au garçon de théâtre.

La personne qui m'écrit est là?

LE GARÇON.

Elle attend la réponse.

ANTONIA.

Faites-la monter. (Le garçon de théâtre sort.) Landry! que me veut-il? Pourquoi ces menaces?

GARGUILLET, revenant.

C'est votre entrée, Madame.

ANTONIA.

Ah! pardon, je pensais à autre chose.

GARGUILLET.

Qu'avez-vous?

ANTONIA.

Rien, rien. (Elle entre en scène.)

SCÈNE X.

GARGUILLET, puis LANDRY.

GARGUILLET.

Elle a quelque chose, bien sûr! Dire que le sort d'un poète dépend de ces créatures!

LANDRY, entrant et voyant Gargouillet.

Je veux parler à mademoiselle Antonia... tout de suite.

GARGUILLET.

Impossible, elle est en scène.

LANDRY.

Ça m'est égal.

GARGUILLET.

Ça ne m'est pas égal, à moi. Il y va de ma pièce.

LANDRY.

Eh! si je ne lui parle pas à l'instant même, il y va de mon bonheur, de ma vie... à moi et à d'autres. Je veux lui parler... il le faut.

GARGUILLET.

Un instant donc! Comme vous y allez! Attendez qu'elle sorte. (Le banc de gazon arrive dans la coulisse. Clorinde est couchée dessus.)

LANDRY.

Ah! en voilà une... ce n'est pas elle.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLORINDE, puis ALCINDOR.

CLORINDE, au moment où le banc s'arrête, quittant sa pose gracieuse.
En voilà de l'agrément!

GARGUILLET.

Quoi donc? (A Landry.) Ne vous impatientez pas.

CLORINDE.

Vous n'avez donc pas entendu cette grue qui joue le page?

GARGUILLET.

Non.

CLORINDE.

Vous savez ce qu'elle doit dire, pour annoncer mon entrée?

GARGUILLET.

Oui. « Sire, je vous annonce une bonne nouvelle. La lièvre est aux portes. »

CLORINDE.

Savez-vous ce qu'elle a dit?

GARGUILLET.

Mais non.

ALCINDOR, sortant de scène.

Elle a dit: « Je vous annonce une nouvelle bonne. La porcière est au lit. »

CLORINDE.

Vous jugez de l'effet! Et je suis entrée là-dessus.

SCÈNE XII.

GARGUILLET, LANDRY, puis PÉTARDIN.

LANDRY.

Elle ne viendra donc pas? Tant pis! j'éclate!

GARGUILLET.

A l'autre à présent. Voyons! un peu de patience: elle va sortir à l'instant. Vous pourrez lui parler... pas longtemps, par exemple. Calmez-vous et asseyez-vous là. (Il lui indique le banc de gazon.)

LANDRY, s'asseyant.

Si dans une minute elle n'est pas là!..

GARGUILLET, à part.

Un esclandre! Il ne manquerait plus que ça. Si je pouvais me débarrasser de ce gêneur-là!.. (Haut.) Ne bougez pas, surtout. (A part.) Où est donc le garçon de théâtre? (Voyant entrer Pétardin, costumé en singe.) Ah! ce figurant... On vous a dit ce que vous avez à faire?

PÉTARDIN.

Pas encore.

GARGUILLET.

Venez, je vais vous le dire. (Il l'enmène derrière la toile de fond.)

SCÈNE XIII.

LANDRY, puis SAINT-FRUSQUIN.

LANDRY.

Attendre! attendre! Mais, pendant que j'attends, Louise est à ce rendez-vous... Louise se perd... (Il se lève.) Louise! c'est du vitriol qui coule dans mes veines. (Il va regarder par une autre coulisse.) Ah! je la vois, cette... Antonia. Elle est là, faisant son métier, pendant que chaque minute qui se passe... Ah! misère!

SAINT-FRUSQUIN, entrant.

Pas de chance! Antonia a l'air de jouer à cache-cache avec moi, et l'heure passe. (Il s'assied sur le banc.) Il faut pourtant qu'elle me voie, pour qu'elle ne se délie pas. Que diable a-t-elle donc à garder cette Louise comme ça?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PÉTARDIN, en singe.

PÉTARDIN, à part.

Je vais donc débiter! Moi! Pétardin, du Cantal! Ça va peut-être m'amuser beaucoup. Où est le banc? Le voilà. L'homme dessus? Il y est... Frappez le sol du pied, m'a dit l'auteur, et vous aurez sauvé la pièce. Sauvons-la. (Il s'approche tout doucement du banc sur lequel est Saint-Frusquin, lui tournant le dos, et il frappe du pied. Le banc s'enfoncé.)

SAINT-FRUSQUIN.

Aïe! que c'est bête! (On applaudit au dehors.)

PÉTARDIN, sautant.

Quel succès! J'aurais donc été un grand comédien? Ça n'est pas malin.

SCÈNE XV.

LANDRY, GARGUILLET, ANTONIA, PÉTARDIN.

LANDRY.

Ah! enfin! la voici.

ANTONIA, entrant et disant les derniers mots de son rôle.

« Riez! buvez! chantez! Le vin est bon, l'amour est doux, la vie est belle! » (Changeant de physionomie.) Oh! quel métier!

GARGUILLET, s'approchant d'elle.

Un fleuron de plus à votre couronne.

ANTONIA.

Hein? Ah! merci. Où est donc la personne qui me demandait?

GARGUILLET, regardant la place où était le banc.

Elle est partie.

ANTONIA.

Partie!.. Allons! tant mieux! sa présence me faisait peur.

LANDRY, s'avançant derrière elle.

Et vous aviez raison d'avoir peur. J'ai un rude compte à vous demander.

GARGUILLET.

Encore là! (A Pétardin.) Imbécile!

ANTONIA.

De quoi viens-tu me parler?

LANDRY.

De Louise! Où est-elle?

ANTONIA.

Louise! chez moi.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR, LES CHORISTES.

LE RÉGISSEUR, arrivant du fond avec les choristes.

Allons! la scène d'orgie. En scène, les choristes! Y sommes-nous, Antonia? (Les choristes sont entrés en scène. Quelques-uns restent et entourent Antonia. Un violon se place à côté d'elle.)

ANTONIA.

Ne me dis rien, Landry. Tu vois! Par pitié! ne me dis rien!

LANDRY.

Soit! chantez. Pendant ce temps-là, Louise est en danger, perdue par vous... Chantez!

LE RÉGISSEUR.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? J'avais défendu...

ANTONIA.

Laissez-le. Si vous voulez que je chante. Laissez-le.

PÉTARDIN.

Voilà qui est surprenant.

GARGUILLET, à Pétardin.

Taisez-vous donc, animal! (A Antonia.) Du courage, au nom du ciel!

ANTONIA, prenant une amphore qu'en lui apporte.

Oui... oui... du courage! Il en faut. (Le violon donne l'accord, elle chante.)

Air d'ORAY.

Je suis Nisida la bacchante;
Me voici... j'apporte aux humains...
J'apporte le bonheur qui chante
Et qui rit dans les verres pleins.

CHŒUR.

Joyeuse déesse
Parais à nos yeux;
Chasse la tristesse
Et rends-nous heureux.
Marchant sur tes traces,
Le plaisir te suit;
Partout où tu passes
Le chagrin s'enfuit.

ANTONIA, s'approchant de Landry, pendant que les choristes, en scène, chantent le chœur.

Je meurs d'inquiétude. Parle, Landry, qu'y a-t-il?

LANDRY.

Il y a, que l'homme qui poursuit Louise, est en ce moment près d'elle.

ANTONIA.

Que dis-tu?... Louise... Pauvre enfant! Et c'est à cause de moi, j'en suis sûre...

LANDRY.

A cause de toi, Marie. Je ne te le fais pas dire.

ANTONIA.

Et je suis clouée là!

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! Antonia!

GARGUILLET.

Madame... Au nom du ciel!

ANTONIA.

Oui... oui... (Elle chante.)

Le lierre couronne ma tête,
Hommes, saluez mon retour!
Ma voix n'a que des chants de fête,
Mon cœur n'a que des chants d'amour.

CHŒUR.

ANTONIA, à Landry, pendant le chœur.

Il faut la sauver. Que faire?

LANDRY.

Si tu avais encore un peu de cœur, tu le saurais.

ANTONIA.

Eh bien! soit! Il en sera ce qu'il pourra. Viens!

LE RÉGISSEUR.

Allez, vous autres! (Les quatre figurants restés dans la coulisse s'approchent d'Antonia, l'entraînent et l'emportent en scène.)

ANTONIA.

Laissez-moi! laissez-moi!

LE RÉGISSEUR, à Pétardin.

Entrez, le singe! A quatre pattes, donc! (Il le pousse en scène.)

LANDRY.

Tonnerre! Marie!... (Il se dirige vers la coulisse.)

GARGUILLET, se jetant au-devant de lui et le prenant à bras-le-corps.

Restez là, ou je me porte à des extrémités.

LE RÉGISSEUR, aidant Gargouillet.

Quel enragé!... Il faut appeler la garde. (Landry lutte avec eux, tandis qu'Antonia, montée sur une estrade en vue, chante son troisième couplet.)

CHŒUR.

ANTONIA, en scène.

Tendez, à l'amphore qui penche,
Vos coupes, ô mortels joyeux!
Bientôt l'ivresse qu'elle épanche
Va vous rendre pareils aux dieux!

LANDRY, entraînant ceux qui le tiennent du côté de la coulisse.

Marie! Marie! Louise t'attend!

ANTONIA, s'arrêtant.

Ah!... (Elle chancelle, l'amphore qu'elle tenait lui échappe. Elle tombe à la renverse dans les bras de ceux qui l'entourent. Grand mouvement en scène.)

GARGUILLET.

Là!... Elle se trouve mal... (A Landry.) Vous voilà bien avancé!

SCÈNE XVII.

GARGUILLET, LANDRY, LE RÉGISSEUR, ALCINDOR, CLO-RINDE, PÉTARDIN, ANTONIA, LEZARDINE, MADAME TRIPET, ACTEURS, CHORISTES.

(On apporte Antonia évanouie. Tout le monde arrive de tous côtés.)

Air: l'Orage du Barbier.

Quel événement!

Quel accident!

S'évanouir en pleine scène...

J'y crois à peine.

Il faut courir

La secourir.

C'est une faiblesse,

Vite, qu'on s'empresse!

LE RÉGISSEUR.

Le médecin! le médecin! Je vais faire une annonce. (Il entre en scène. Tout le monde s'empresse autour d'Antonia.)

MADAME TRIPET, repoussant les plus empressés.

Otez-vous donc!... vous l'empêchez de respirer. (Elle boucle Pétardin.) Otez-vous donc, qu'on vous dit, avec votre museau. (Aux figurants.) Emmenez-la, il lui faut de l'air.

ALCINDON.

Oui. Au foyer, elle sera mieux. (Les figurants emportent Antonia. Landry est assis, la tête dans ses mains. Gargouillet regarde par la coulisse. On entend une grande rumeur au dehors. Le régisseur paraît, reculant et saluant.)

LE RÉGISSEUR, rentrant par la coulisse.

Au rideau!

GARGUILLET.

Je proteste!...

CLORINDE.

Ça vous apprendra à choisir vos actrices... et à ne pas prendre la première venue.

LÉZARINE.

Dites donc, si c'est pour moi que vous dites ça...

CLORINDE.

Je ne vous parle pas... (A Gargouillet.) Si vous m'aviez donné le rôle d'Antonia...

LÉZARINE.

Je crois bien... la fée des Eaux.

CLORINDE.

Vous dites?...

GARGUILLET.

Et dire que tout ça, c'est la fuite de cette brute de singe, qui va se tromper... J'ai envie de l'assommer. (Il menace Pétardin qui recule.)

PÉTARDIN.

Monsieur!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SAINT-FRUSQUIN.

SAINT-FRUSQUIN, entrant.

Ah! voilà l'animal qui m'a englouti!... Tiens! (Il donne un grand coup de pied à Pétardin.)

PÉTARDIN.

Oh! là! là!... Je suis un singe déshonoré!... Ne nous trahissons pas.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, ANTONIA.

(Antonia, vêtue d'une pièce par-dessus son costume, entre précipitamment et va droit à Landry, toujours assis.)

ANTONIA, lui touchant l'épaule.

Landry!... je suis prête, viens. (Landry se lève pour la suivre. En se tournant, Antonia voit Saint-Frusquin.) Ah! le voilà! que me disais-tu donc?

LANDRY.

L'amant de Louise!... Où est-elle?

SAINT-FRUSQUIN.

Qui ça?

ANTONIA.

Louise!

SAINT-FRUSQUIN.

Je ne sais pas, moi. Je n'ai pas quitté le théâtre de toute la soirée. Tout le monde m'a vu jusqu'au moment où j'ai disparu... Dis! tu est le mot.

ANTONIA.

Elle est sauvée, Landry.

LANDRY.

Aujourd'hui... Mais le sera-t-elle demain? L'a-t-elle été hier?

ANTONIA.

Je te réponds d'elle.

LANDRY.

Toi?... Et qui me répond de toi-même?

ANTONIA.

Écoute... Si, dans quinze jours, je ne puis te donner la preuve que je cherche depuis si long-temps... Eh bien!... eh bien! tu te vengeras.

LANDRY.

Soit!.. Dans quinze jours, à pareille heure... Adieu! (Il sort.)

CHŒUR FINAL.

Sauvons-nous du théâtre,

La pièce a subi son destin;

Le public idiotâtre

N'en verra pas la fin.

GARGUILLET.

Allons! je reconçois ma chance!

Grâce à ce fatal accident,

Mon guignon pass' mon espérance;

Je puis m'écrier à présent :

Oh! sorti cruel! es-tu content!

REPRISE DU CHŒUR.

SIXIÈME TABLEAU.

Les Intérieurs aragonais.

Une estrade, avec une balustrade au fond, et des rideaux de toile aux deux côtés. — Chaises et bancs. — Au fond, une corbe raide, qui part de la gauche et va en s'élevant vers la droite, où elle disparaît dans les arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDRY, seul, vêtu en ouvrier et penché sur la balustrade qui domine le chemin.

Voilà le quinzième jour qui va finir, et je n'ai pas entendu parler d'elles... je leur ai écrit pour leur dire tous les endroits où elles pourraient me trouver... je l'en fiche... elles ne viendront pas.

SCÈNE II.

LANDRY, MADAME TRIPET, soulevant le rideau de la tente, et introduisant LOUISE et ANTONIA, escortées par PÉTARDIN.

MADAME TRIPET.

Par ici, Mesdames, par ici... vous allez trouver Landry.

LANDRY.

Vous, enfin!

PÉTARDIN.

Oui, ce sont nous...

LANDRY.

Vous vous êtes bien fait attendre... Enfin, mieux vaut tard que jamais... Qu'avez-vous à dire?

ANTONIA, avec hésitation.

Rien.

LOUISE.

Mais moi, j'ai quelque chose à dire, Landry, j'ai à dire que votre sœur est innocente, et qu'elle mérite plus d'affection que vous n'avez jamais pu en avoir pour elle.

LANDRY.

Bah! des mots... (Avec rage.) Mais si je n'ai jamais eu le nom de l'homme qui a fait de ma sœur ce qu'elle est... je connais celui qui a voulu en faire autant de vous, Louise.

ANTONIA.

Tu les connais tous deux, Landry; c'est le même.

LANDRY.

Ce vicomte de malheur!

PÉTARDIN.

Un homme sans délicatesse.

ANTONIA.

C'est lui qui m'a laissé accuser autrefois, dans un intérêt que je n'ai jamais compris; c'est pour lui faire avouer la vérité que Louise...

LANDRY.

Si c'était vrai; mais non... vous ne m'auriez pas laissé toutes deux, vous que j'ai tant aimées... tomber si bas et si honteusement.

Air :

Oui, c'est bien moi l'ouvrier honnête;
En me voyant où me voilà tombé
Vous rougissez et détournez la tête.
Mais, si mon front sous la honte est courbé,
Vous savez bien pourquoi je suis tombé.
N'ayez pas peur, dans ma route glissante
Je n'ai pas fait encor mon dernier pas.
Le désespoir est une horrible pente,
Quand on y roule on ne s'arrête pas.

ANTONIA ET LOUISE.

Landry!

PÉTARDIN.

C'est un jeune homme exalté.

LANDRY.

Mais ce que vous ne pouvez pas me dire, je le saurai, moi, je vous le jure.

ANTONIA.

De la patience, Landry, car je ne désespère pas encore.

LANDRY.

De la patience... j'en aurai. (A Pétardin, le prenant à part.) Où demeure-t-il?

PÉTARDIN.

Qui ça?

LANDRY.

Votre ami, le joli vicomte.

PÉTARDIN.

Ce galopin... je ne sais pas.

LANDRY, lui serrant le bras.

Il faudrait savoir.

PÉTARDIN.
Aie... Antonia, je t'offre mes tortures!
LANDRY, serrant plus fort.
Où demeure-t-il?..
PÉTARDIN.
Rue des Mathurins, 22.
LANDRY, le lâchant.
Merci. (Appelant.) Mère Tripet, je vous confie ces deux dames jusqu'à mon retour.
ANTONIA.
Où vas-tu donc, Landry?
LANDRY.
Rue des Mathurins, 22... Oh! soyez tranquilles, ça se passera en douceur, pourvu qu'il s'y prête. (Landry sort vivement.)

SCÈNE III.

MADAME TRIPET, PÉTARDIN, LOUISE, ANTONIA.

LOUISE.
Vous avez donné à Landry l'adresse de Saint-Frusquin?..
PÉTARDIN.
Je ne la lui ai pas donnée... il me l'a bien prise... mais il ne l'aurait pas eue, si je n'avais pas réfléchi.
ANTONIA.
Réfléchi à quoi?..

PÉTARDIN.
Réfléchi que depuis quelques jours que les meubles de Saint-Frusquin sont sous le coup d'une saisie, et sa personne sous le coup des gardes du commerce, il ne demeure plus chez lui.

ANTONIA.
C'est vrai, j'oubliais que dans le premier moment, craignant une scène entre Saint-Frusquin et Landry, je vous ai prié de vous rendre acquéreur d'une des nombreuses lettres de change du vicomte, afin de le forcer à se cacher.

PÉTARDIN.
Mais je ne l'ai pas oublié, moi, j'en ai acheté pour mille ecus, de ses lettres de change, ça m'a coûté trente-sept francs; et j'ai mis à ses trousseaux un huissier et trois recors... Oh! mais tout ce qu'il y a de mieux; aussi à l'heure qu'il est, vous pouvez être tranquille, il doit être sous clef.

ANTONIA.
Déjà!.. j'en serais désolée... car alors il n'aurait pas reçu ma lettre.

PÉTARDIN, jaloux.
Vous lui avez écrit?

ANTONIA.
Oui, afin de l'attirer ici : je lui ai même donné à entendre que Louise m'y accompagnerait.

LOUISE.
Mais dans quel but?

ANTONIA.
Dans le but de la mettre face à face avec lord Cormoran, à qui j'ai écrit également qu'il apprendrait ici le nom du séducteur de sa femme... et lorsque nous serons tous les trois en présence, il faudra bien que le vicomte parle... qu'il reconnaisse mon innocence... il le faut pour le bonheur de Louise.

LOUISE.
Chère Antonia!

PÉTARDIN.
Oui, mais, plus il y aura là de lord Cormoran, moins Saint-Frusquin parlera.

LOUISE.
Et pourquoi?..

PÉTARDIN.
Oh! par une raison que je comprends : il a peur, lui qui n'est qu'une mazette, de dégalner contre lord Cormoran, qui est une fine lame.

ANTONIA.
Pourtant, il faut à tout prix que les soupçons de Landry...

PÉTARDIN.
Mais aussi pourquoi vous soupçonne-t-il? Est-ce que vous êtes une femme à soupçonner?... Mais moi, je verrais à minuit un homme entrer chez vous par la fenêtre, avec une échelle de soie, que je me dirais : Tiens, voilà le facteur qui lui porte son journal du soir... Mes soupçons n'iraient pas plus loin.

ANTONIA.
Vous m'ai mez, vous, Pétardin.

PÉTARDIN.
Si je vous aime!... je vous aime comme on n'a jamais aimé dans le Cantal... fouchtra!!...

LA VOIX DE LÉZARINE, dans le cintre.
Ohé! ma tante! ohé!

ANTONIA.
Quelle est cette voix?

PÉTARDIN.
On dirait qu'elle vient du ciel!

MADAME TRIPET, entrant.
Ne faites pas attention, c'est Lézarine qui demande que l'on tende la corde... elle est là-haut. (Elle tourne le treuil. On entend la voix de Cabochon.) Mais, tenez, j'entends l'organe de Cabochon... C'est un homme qui n'a pas un nez à sucer de la glace... il est peut-être gris, je vous engage à me suivre.

PÉTARDIN.
Où cela?

MADAME TRIPET.
Ici; c'est la loge où je m'habille, et je vous prie de croire que les hommes n'y entrent que difficilement.

PÉTARDIN.
Je suis favorisé du sexe. (Pétardin, Louise et Antonia entrent sous la tente à gauche. Pendant ce temps, Cabochon paraît au haut de l'escalier.)

SCÈNE IV.

CABOCHON, arrive un peu éméché; MADAME TRIPET, qui regarde la tente, lui tourne le dos.

CABOCHON, trébuchant.
Par les omoplates d'Hercule!... je n'ai pas de chance aujourd'hui!

MADAME TRIPET, se retournant.
Qu'avez-vous donc, père Cabochon... et d'où venez-vous?

CABOCHON.
D'où je viens?... Je viens du cabaret.

MADAME TRIPET.
Ça se voit.

CABOCHON.
J'y ai été pour affaires... Ce que j'ai... j'ai que j'y avais donné rendez-vous à deux garçons houchers qui devaient grossir ma troupe de lutteurs, et qu'ils me font faux bond, aujourd'hui, jour de foire à Vincennes!

MADAME TRIPET.
C'est fâcheux... mais on peut trouver autre chose?... que ne payez-vous l'homme au Canon?

CABOCHON.
J'y ai pensé; mais j'ai préféré payer des canons à l'homme. Enfin! il nous reste encore quelques exercices assez attrayants. Nous avons d'abord votre fleuret et votre plastron...

MADAME TRIPET.
Une!... deux!... Honneur et patrie!

CABOCHON.
Nous avons ensuite Lézarine... Où est-elle, cette nymphe des airs?

MADAME TRIPET.
Là haut, sur la corde raide.

CABOCHON.
Très-bien... Et enfin, nous avons Landry, un solide gail-lard... à nous deux, nous nous houspillerons comme quatre.

MADAME TRIPET.
Landry?... il ne faut pas compter sur lui.

CABOCHON.
Comment?

MADAME TRIPET.
Il vient de partir comme un feu, et il reviendra... Dieu sait quand.

CABOCHON.
Parti!... au mépris de ses engagements... au moment d'une représentation... Ah! décidément, les artistes... c'est de la canaïde!... Mais comment faire?... j'en ignore... je ne puis pourtant pas me rosser moi-même... Ah! mère Tripet!

MADAME TRIPET.
Quoi donc?

CABOCHON.
Si vous voulez vous déguiser en lutteur, je vous présenterai au public, sous le nom du Biceps aux sept collines.

MADAME TRIPET.
Moi?... par exemple! Et les moeurs?

CABOCHON.
On a un maillot.

SCÈNE V.

CABOCHON, MADAME TRIPET, GARGUILLET, puis LÉZARINE.

GARGUILLET, grimant l'escalier.
Enfin, m'y voici, ce n'est pas sans peine.

CABOCHON.
Jeune homme, le public n'entre pas ici. Que demandez-vous?

GARGUILLET.
Je demande mademoiselle Lézarine... Je sais qu'elle est ici, j'ai vu l'affiche.

MADAME TRIPET.
Tiens... mais je reconnais ce cocodès : c'est l'amoureux de ma nièce!

GARGUILLET.
Vous êtes sa tante !... Où est-elle ?

MADAME TRIPET.
Là-haut ! Levez les yeux... la voyez-vous ?

GARGUILLET, en extase.
Je vois le ciel !

MADAME TRIPET.
Lézarine !

LÉZARINE, invisible.
Ma tante ?

MADAME TRIPET.
Voilà un Monsieur qui te demande, faut-il le faire monter ?

LÉZARINE.
Non, je descends. (elle paraît.) Gargouillet.

GARGUILLET.
Lézarine ! (elle saute dans ses bras.) Je vous savais bien légère, mais pas à ce point-là ; maintenant votre existence ne tient qu'à un fil.

LÉZARINE, pirouettant.
Comme vous voyez.

GARGUILLET.
Au théâtre, au moins, vous aviez l'avantage de la rampe.

LÉZARINE.
Mais par quel hasard êtes-vous ici ?

GARGUILLET.
Ah ! voilà... Vous savez que j'avais emprunté sur le succès de ma pièce ?

MADAME TRIPET.
Il a été joli, votre succès !

GARGUILLET.
Si joli, que le lendemain de la première et unique représentation, mon billet était protesté, et je devenais la proie d'un huissier aussi laid qu'assermenté. Je l'évitai pendant quelques jours ; mais ce matin, comme je suivais tout pensif le chemin de Vincennes, je l'aperçus ; il était là pour m'épier. Nous n'étions que trois sur la route, M. de Saint-Frusquin, moi et lui... j'étais perplexe... mais au moment où nous gagnions le bois, j'eus une idée lumineuse... Mon chapeau moyabambine me trahissait ; je m'approchai sournoisement de M. de Saint-Frusquin, qui paraissait inquiet de son côté, je soulevai son chapeau de soie, je le coiffai du mien, et faisant un crochet de lièvre, malgré ses cris, je me perdais dans le bois, ayant donné le change à mon huissier, et je ne me retrouvai qu'à vos pieds, Lézarine, avec un chapeau neuf et mon ancien amour.

CABOCHON, qui les écoute, poussant Gargouillet qui trébuché.
Comme ça, jeune homme, vous avez un cheveu pour Lézarine ?

GARGUILLET.
Un cheveu, Monsieur ! dites une perruque.

CABOCHON, même jeu.
Et vous aimez la gloire ?

GARGUILLET.
Fen mangerais, Monsieur.

CABOCHON, même jeu.
Et la ratatouille ?..

GARGUILLET.
Fen mangerais également. (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc ?

CABOCHON, à part.
Pas fort... enfin ! (Haut.) Eh bien, venez... je me charge de vous, vous serez aimé, bien mis, glorieux.

GARGUILLET.
Et nourri ?

CABOCHON.
Oui, oui, quelquefois.

LÉZARINE.
Et vous verrez qu'il y a de bons enfants partout.

Air du *Banquet des Barbettes*.

Les hommes forts, les femmes fortes,
Sont de bons, bons, bons, bons,
Les hommes forts, les femmes fortes
Sont de bons, de bons lurons.

PREMIER COUPLÉ.

Vrais artistes,
Équilibristes,
Gais fantaisistes,
Riant de tout ;
Notre vie
Doit faire envie.
La foule ravie
Nous suit partout.

Si la gymnastique, on l'accorde,
Est un art partout cultivé,
Qui pourrait, d'un danseur de corde,
Dire qu'il n'est pas bien élevé ?

ENSEMBLE.

Les hommes forts, etc.

DEUXIÈME COUPLÉ.

MADAME TRIPET.
Vite en garde !
Ma colich'mardo
Protège et garde
Notre vertu.

GARGUILLET, regardant Lézarine.
Mieux, je présume,
Que le costume...
Car on s'enrhume
Si peu vêtu.

LÉZARINE.

Il faudrait être bien sévère,
Certes, pour nous le reprocher.
Si notre toilette est légère
C'est qu' nous n'avons rien à cacher.

ENSEMBLE.

Les hommes forts, etc.

Marche. — Lézarine, Gargouillet et Cabochon sortent à gauche ; Pétardin se penche sur le cou de sa tante avant la reprise du chœur et danse sur la reprise.]

SCÈNE VI.

PÉTARDIN, puis SAINT-FRUSQUIN.

PÉTARDIN, seul, dansant.

Les hommes forts et les femmes fortes...

Il paraît que l'on s'amuse ici ?

SAINT-FRUSQUIN, paraissant inquiet en haut de l'escalier.
Je ne vois plus personne, ils ont perdu ma trace.

PÉTARDIN, à part.

Ce n'est pas comme dans cette tente, deux femmes qui pleurent, ça n'est pas drôle.

SAINT-FRUSQUIN.

Les recors, si c'en était, ne me poursuivront pas jusqu'ici.
(Il avance à reculons et heurte Pétardin qui avance aussi à reculons en essayant de faire tenir une chaise sur son nez.) Oh !

PÉTARDIN.

Faites donc attention ! (Montrant la chaise.) Elle allait tenir.

SAINT-FRUSQUIN.

Pétardin !

PÉTARDIN.

Saint-Frusquin !

SAINT-FRUSQUIN.

Par quel hasard ?

PÉTARDIN.

Et vous ?..

SAINT-FRUSQUIN.

Moi, je me cache... figurez-vous que je suis poursuivi...

PÉTARDIN.

Pour dettes ?

SAINT-FRUSQUIN.

Oui... Comment le savez-vous ? Mes créanciers, qui m'ont si bien laissé tranquille jusqu'à présent, s'avisent de remuer.

PÉTARDIN.

Vous m'étonnez.

SAINT-FRUSQUIN.

Je suis sous le coup d'une prise de corps, et en venant ici, il m'a semblé que j'étais suivi par des gens de mauvaise mine ; heureusement qu'un filou m'a changé mon chapeau en route, ça me déguisait.

PÉTARDIN.
Il faut fuir, vous cacher...
SAINT-FRUSQUIN.
C'est mon intention; je vais quitter la France, mais je ne partirai pas seul.

PÉTARDIN.
Comment?..

SAINT-FRUSQUIN.
J'ai reçu une lettre d'Antonia hier soir... je ne rentre chez moi que le soir... elle se plaint de ce qu'on ne me voit plus; elle me dit qu'elle viendra aujourd'hui à la fête de Vincennes, et pour être plus sûre de me voir, elle ajoute qu'elle amènera Louise.

PÉTARDIN.
Eh bien?

SAINT-FRUSQUIN.
Eh bien! ce tête-à-tête accordé aux courses que j'ai manqué par votre faute, je l'aurai ici; Louise m'aime, puisqu'elle consentait à me recevoir... Je la fascine, je l'enlève et vogue pour l'Italie.

PÉTARDIN, bas.
Oh! le brigand! (haut.) Mais vos créanciers?

SAINT-FRUSQUIN.
Je leur laisse ma signature.

PÉTARDIN, à part.
Je suis refait de mes trente-sept francs.

SAINT-FRUSQUIN.
Vous n'avez pas encore vu ces dames?

PÉTARDIN.
Non...

SAINT-FRUSQUIN.
C'est pourtant bien dans cette baraque... (Regardant l'enseigne.) Les Luteurs aragonais... oui, c'est ici.

PÉTARDIN.
Alors elles vont venir. (A part.) Est-ce que Beaufumet, mon huissier, se serait laissé enfoncer?

SCÈNE VII.

PÉTARDIN SAINT-FRUSQUIN, CABOCHON, en costume de luteur.

CABOCHON.
Allons, allons, ne faisons pas trimer le public idolâtre, je vous autorise à échanger quelques coups de poing préparatoires. (Se retournant.) Des étrangers! Ces Messieurs désirent une loge?

PÉTARDIN.
Nous?

SAINT-FRUSQUIN.
Au fait, ce sera un prétexte pour rester. Avez-vous une avant-scène?

CABOCHON.
La dernière... je l'ai refusée à la duchesse de Masquemont, parce que j'ai remarqué qu'elle dérangeait les artistes.

SAINT-FRUSQUIN.
Où est-elle?..

CABOCHON, lui montrant une chaise.
La voici!

PÉTARDIN, s'asseyant.
Je la prends.

CABOCHON.
Vous n'êtes pas dégoûté, nous avons aujourd'hui le début de deux artistes d'une force de trois cents kilogrammes, qui viennent de m'être adressés à l'instant... par mon notaire... (A part.) le marchand de vin du coin.

SAINT-FRUSQUIN.
Et commencez-vous bientôt?

CABOCHON.
A l'instant... d'autant mieux que j'aperçois une certaine quantité de chapeaux de soie autour de mon estrade... (Il prend une cloche.) Allons, les amours... tout le monde sur le pont! (Entrée de Lezarine, de madame Tripet et des deux luteurs moets.)

CHOEUR.

Air du *Moujik*.

Ah! ah!

Nous voilà

Quand la cloche nous appelle.

Ah! ah!

Nous voilà,

Oui, nous sommes toujours là.

SAINT-FRUSQUIN.

Sans crainte au total
Je puis attendre ici ma belle.

PÉTARDIN

Mieux qu'en ce local
On s'amuse dans le Cantal.

REPRISE.

Ah! ah! etc.

CABOCHON.

Très-bien! (S'arrêtant devant les deux luteurs.) A la bonne heure!.. voilà des hommes! Comme c'est conditionné! Qu'est-ce qui dirait que ça se fait dans le faubourg Saint-Marceau? (Regardant autour de lui.) En avant la musique, et chaud le boniment. (Charivari pendant que le public monte.) Suivez, suivez le monde! (Les spectateurs envahissent l'estrade, les artistes se raurent au milieu avec des instruments.)

Air de l'*Omelette à la Pollembuche*.

LEZARINE.

A c' théâtre sans concurrence,

TOUS.

Sans concurrence. (bis.)

LEZARINE.

Que chacun soit le bienvenu,

TOUS.

Le bienvenu. (bis.)

LEZARINE.

Notre devise est l'imprévu!

TOUS.

Bah! l'imprévu!

Oui, l'imprévu!

LEZARINE.

Vous verrez c' qu'on n'a jamais vu.

TOUS.

Quoi! jamais vu?

Non, jamais vu.

LEZARINE.

Vous verrez la force et l'élégance

Sous vos yeux, ici, se déployer.

Vous verrez si, sans balancier,

Là-haut à m'élaner j'balance.

V'lan, v'li, v'lan,

La belle bataille.

V'lan, v'li, v'lan,

Spectacle charmant.

V'lan, v'li, v'lan,

D'estoc et de taille.

V'lan, v'li, v'lan,

Spectacle épatant.

Et ce spectacle étourdissant

N'est pas, ainsi qu'on pourrait croire,

N'est pas une bale, bale, bale,

N'est pas une balancoire.

CHOEUR.

V'lan, v'li, v'lan,

La belle bataille, etc.

BEAUFUMET, à Pétardin.

Pardon, Monsieur, y a-t-il encore une petite place?

PÉTARDIN.

Non... non... Ciel! mais c'est Beaufumet, mon huissier.

BEAUFUMET

Silence!

PÉTARDIN.

Saint-Frusquin est là.

BEAUFUMET.

Je le sais, mais il ne me connaît pas.

PÉTARDIN.

Et vos hommes, vos recors?

BEAUFUMET.

Soyez tranquille... ils ne sont pas loin.

CABOCHON.

Messieurs et Mesdames, avant de procéder au magnifique spectacle des luttes aragonaises, nous allons, histoire de vous mettre l'eau à la bouche, exécuter devant vous quelques poses plastiques qui vous mettront à même d'admirer la musculature de notre célèbre athlète: le Rempart de Bagnolet, dit l'Hercule de Poche. (Entrée de Gargouillet, en costume: il est tout honteux.)

GARGOUILLET.

Ah! que c'est bête! Il y a du monde.

CABOCHON.

Parbleu! Développez-vous! développez-vous donc!

GARGOUILLET.

Sapristi! l'huissier qui est là et qui me retorque, il va me reconnaître...

CABOCHON.

Quelle noblesse, quel galbe et quel sternum! Saluez! (Il annonce les poses, que lui et Gargouillet exécutent à mesure.) La jeunesse des mousquetaires. La chute du Rhin. Le triomphe de Nazagran, cent vingt-trois contre douze mille. (Applaudissements.) Après la grâce, la force! Lutte entre l'indomptable Tonnerre

des Indes, votre serviteur, dit le Tandreau de l'Andalousie, et le Rempart de Baguiolet dit l'Hercule de Poche. Attention!

GARGUILLET.

Il est là! mon huissier.

CABOCHON.

Nous allons l'épater! Aujourd'hui, c'est toi qui me tomberas. (Ils luttent.)

PÉTARDIN.

Je parie cinq francs pour le Rempart, tenez-vous?

L'UISSIER.

Non, Monsieur, je proteste, je proteste.

CABOCHON, à Gargouillet.

En voilà assez de giries... tombe-moi donc. (Il le pousse un peu, il tombe sur le ventre.)

GARGUILLET.

Les épaules n'ont pas touché!

PÉTARDIN.

Les épaules n'ont pas touché, c'est à recommencer.

GARGUILLET, à Cabochon.

Je ne pourrai jamais... si vous ne vous n'aidez pas un peu. (Lutte.)

CABOCHON.

Puisque je me laisse faire, tombe-moi! (Il tombe sur le dos.)

L'UISSIER.

Je ne sais pas si les épaules ont touché.

CABOCHON.

Je dois à la vérité de déclarer que les épaules ont touché.

GARGUILLET, se posant devant Beaufumei, qui le salue.

Je l'ai dompté.

CABOCHON, à madame Tripet.

C'est maigre, la recette!

MADAME TRIPET.

Oui, il y a plus de battoirs que de beurre.

CABOCHON.

Faut réchauffer ça! Encore un coup de gosier. (Il monte au fond.) Nous allons continuer par le brillant assaut d'armes, exécuté par madame Bélestoc, dite Casse-Poitrine, ici présente!

MADAME TRIPET.

Une... deux... les personnes qu'en seraient désireuses n'ont qu'à s'approcher... Je me ferai un vrai plaisir de leur défoncer les côtes.

CABOCHON.

Allons, Messieurs, parlez; faites-vous servir. (Elle jette son gant.)

LORD CORMORAN, en colère, paraissant sur l'estrade.

Pourquoi avoir jeté cette petite chose à moi?

SAINT-FRUSQUIN.

Mais, je ne me trompe pas, lord Cormoran... Vous venez voir ce spectacle?

LORD CORMORAN.

Oh! non, je ne venais pas voir, je venais entendre!

SAINT-FRUSQUIN.

Quoi donc?

LORD CORMORAN.

Le nom de celui qui a écrit les lettres... vous savez... à mon femme lady Pénélope...

SAINT-FRUSQUIN.

Vraiment! (A part.) Il m'inquiète! Ah bah!... personne ne le sait ce nom; mettez-vous donc là, milord, et racontez-moi cela. (Ils s'assoient.)

MADAME TRIPET.

Le saut du Niagara, ascension vertigineuse sur la corde soide, exécutée par mademoiselle Lézarine. Le Niagara étant absent, mademoiselle Lézarine se contentera de traverser la scène. Paraissez, mademoiselle Lézarine. (Lézarine paraît, salue et monte sur la corde.)

CHOEUR.

Air: *Trempe ton pain.*

Attention, et regardons ça;

Cette demoiselle

Va-t-elle vraiment sur cette corde-là,

Faire le saut du Niagara.

(Danse de corde.)

SAINT-FRUSQUIN, à lord Cormoran.

Mais, s'il est vrai que vous apprenez le nom de cette personne, que comptez-vous faire?..

LORD CORMORAN.

Je compte tuer le séducteur en duel.

SAINT-FRUSQUIN.

Oh! oh! vous êtes donc un furt tireur?..

LORD CORMORAN.

Assez... et vous?..

SAINT-FRUSQUIN.

Tâchons de l'effrayer... Moi j'ai eu le malheur d'envoyer à l'ombre sept hommes, dont un tambour-major... presque huit.

CORMORAN.

Oh! oh! oh!

CABOCHON.

Place à madame Bélestoc... et à ses adversaires!... Paraissez, bourreau des estomacs!

MADAME TRIPET.

A qui le tour? (A lord Cormoran.) Monsieur consentirait-il à me faire l'honneur d'échanger quelques boîtes avec moi?

LORD CORMORAN.

Moi, changer de boîtes avec vous?

MADAME TRIPET, à Saint-Frusquin.

Et Monsieur?

SAINT-FRUSQUIN.

Moi! (A part.) Oh! il me pousse une idée. (Haut.) J'y consens.

LORD CORMORAN.

Vous!..

SAINT-FRUSQUIN.

Allons, Madame, un assaut!

PÉTARDIN.

Qu'est-ce qu'il fait donc, Saint-Frusquin?..

SAINT-FRUSQUIN, bas.

Deux mots, noble amazone...

MADAME TRIPET.

Parlez...

SAINT-FRUSQUIN.

Aimez-vous les pièces de cinquante francs?

MADAME TRIPET.

Je n'en ai jamais vu..

SAINT-FRUSQUIN.

En voici une... à une condition, vous vous laisserez bouillonner par moi.

MADAME TRIPET.

Il y va de mon honneur... entre mon honneur et mon intérêt, je n'hésite jamais... j'accepte. (Haut.) En garde!

SAINT-FRUSQUIN.

En garde!

MADAME TRIPET.

Ah! ah! Monsieur a une manière de se mettre en garde qui n'est pas commune. (A part.) Touchée en quart!

LORD CORMORAN.

Joli coup!

MADAME TRIPET.

Touchée en tierce!... Je déclare que Monsieur est de première force.

PÉTARDIN.

Il cachait son jeu! c'est un Saint-Georges!

CABOCHON, à part.

Ah ça! elle le fait exprès.

MADAME TRIPET.

Touchée!... mon gilet est complet, je suis touchée à ce point que j'en suis émue.

SAINT-FRUSQUIN.

A votre tour, Cormoran, voyons si vous êtes plus fort que moi.

MADAME TRIPET, à part.

Je vais me rattraper sur celui-là... (Haut.) Je déclare que je ne conseillerais à personne de marcher sur le pied de Monsieur... (Bruit au dehors.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LANDRY, en désordre.

TOUS.

Qu'y a-t-il? qu'est-ce que c'est?...

LANDRY.

Laissez-moi, laissez-moi passer!

CABOCHON.

Landry, tu manques au public.

GARGUILLET.

Il ne fait que ça.

LANDRY, le jetant par terre.

Ah! laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je!

GARGUILLET.

Les épaules n'ont pas touché.

SAINT-FRUSQUIN.

Mais qu'y a-t-il? que diable?

LANDRY.

Ce qu'il y a?... il y a que je viens de chez vous, je suis monté au milieu du tumulte d'une saisie... vous n'y étiez pas, je sais pourquoi... cette lettre m'a tout appris... vous voilà, me voilà... l'affaire peut s'arranger. (Il arrache le bouton des mains de Madame Tripet, et casse le bouton.)

Un duel!

SAINT-FRUSQUIN.

LANDRY.

Eh bien! oui, un duel! malgré la différence de costumes, vous ne pouvez me le refuser, car des deux femmes qui vous attendent ici, l'une est ma fiancée... et l'autre ma sœur!

PÉTARDIN.

Mais vous êtes fou! il est de première force à Pépée.

LANDRY.

Tant mieux... y sommes nous?

SAINT-FRUSQUIN.

Hein! vous êtes fou, je suis de première force...

LANDRY.

Ah! acceptez, je vous le conseille... car si vous refusez de vous battre avec vos armes, je vous jure, moi, que je vais vous assommer avec les miennes.

ANTONIA ET LOUISE, entrant.

Landry... Landry... arrêtez-les.

PÉTARDIN.

Oui, oui, mon Dieu! Qu'est-ce qui se charge de les arrêter?...

L'HUISSIER.

Parbleu! moi, je suis là pour ça... Enlevez! (il fait signe aux deux lutteurs muets, qui ont pris de vieux chapeaux, de grandes redingotes, de grosses cannes, et qui enlèvent Saint-Frusquin sur leurs épaules.)

SAINT-FRUSQUIN.

Eh! qu'est-ce que c'est?..

CABOCHON, à part.

Tiens... (criant.) La pyramide humaine! (A part.) Ça corse le programme.

L'HUISSIER.

Au nom de la loi, pas de résistance!

SAINT-FRUSQUIN.

Ces hercules...

L'HUISSIER.

Sont mes recors qui vont vous conduire à Clichy, à moins que vous n'acquittiez ce petit effet de trois mille francs, avec les frais.

SAINT-FRUSQUIN,

Je suis pincé. (A Cormoran.) Il n'y a que vous qui puissiez me tirer de là.

LORD CORMORAN.

Je voulais bien, passez-moi le billet, voici l'argent. (il regarde.) Que vois-je, cette écriture, c'est la vôtre?..

SAINT-FRUSQUIN.

Oui.

LORD CORMORAN.

Mais, c'est la même que celle des lettres écrites à lady Pénélope; vous avez mis moi dedans avec l'ouvrière!

SAINT-FRUSQUIN.

Bigre...

ANTONIA.

Comprends-tu, Landry, maintenant?

LORD CORMORAN.

Vous me rendrez raison, ou plutôt, non... vous êtes trop fort à Pépée, je vais enfermer vous à Clichy, pendant trois ans, et je escrimerai moi pendant tout ce temps, pour tuer vous à la sortie.

LANDRY.

Louise... Marie... me pardonnez-vous?

PÉTARDIN.

En route pour Clichy, faut bien s'amuser...

TOUS.

A Clichy!..

LÉZARINE.

Air de l'*Omelette à la Pollembuche.*

Pendant que tout Paris s'amuse.

TOUS.

Paris s'amuse.

LÉZARINE.

J'en sais pourtant dans ce moment.

TOUS.

Dans ce moment.

LÉZARINE.

Qui n'ont pas beaucoup d'agrément.

TOUS.

Pas d'agrément.

LÉZARINE.

Leur plaisir de vous seuls dépend.

TOUS.

De vous dépend.

LÉZARINE.

Si l'intention est une excuse
Nous avons eu bonn' volonté;
Prenez la chose du bon côté
Pour que tout le monde s'amuse.

Clac, clic, clac,

Devant le parlerie,

Clac, clic, clac,

Nous avons le trac.

Clac, clic, clac,

Vous n'avez qu'à faire

Clac, clic, clac,

L'affaire est dans l'sac.

En fait d'braves vous avez l'sac,
Ne craignez pas trop la dépense;
Soyez tous pleins d'inde, d'inde,
Soyez tous pleins d'inde.

CŒUR.

Clac, clic, clac, etc.

76822

F. N.

N.º d' invent:

~~1633~~